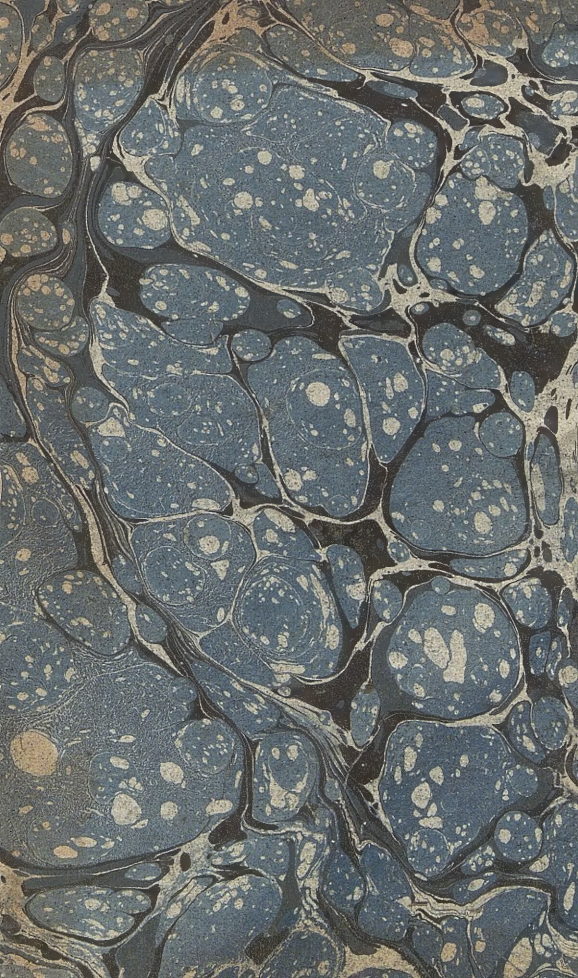
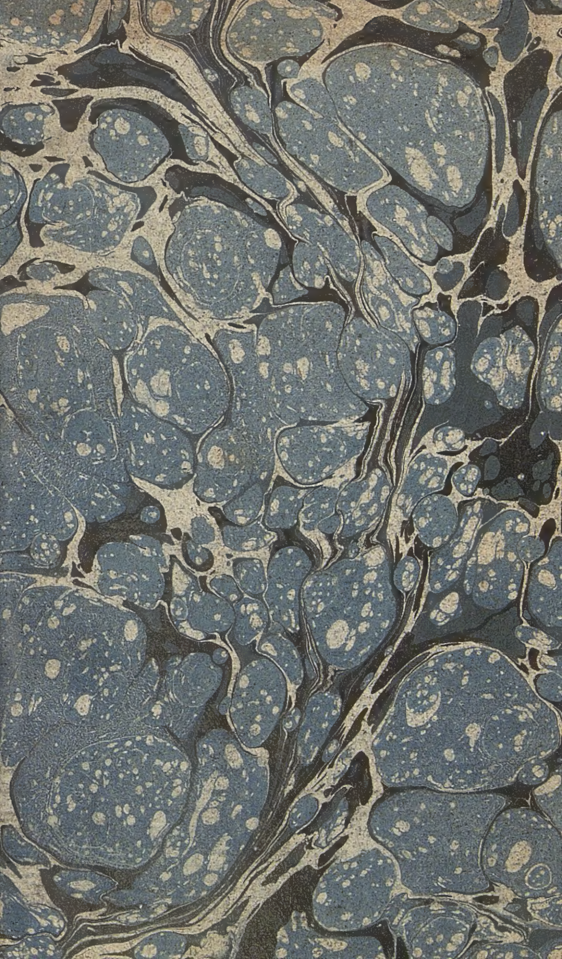
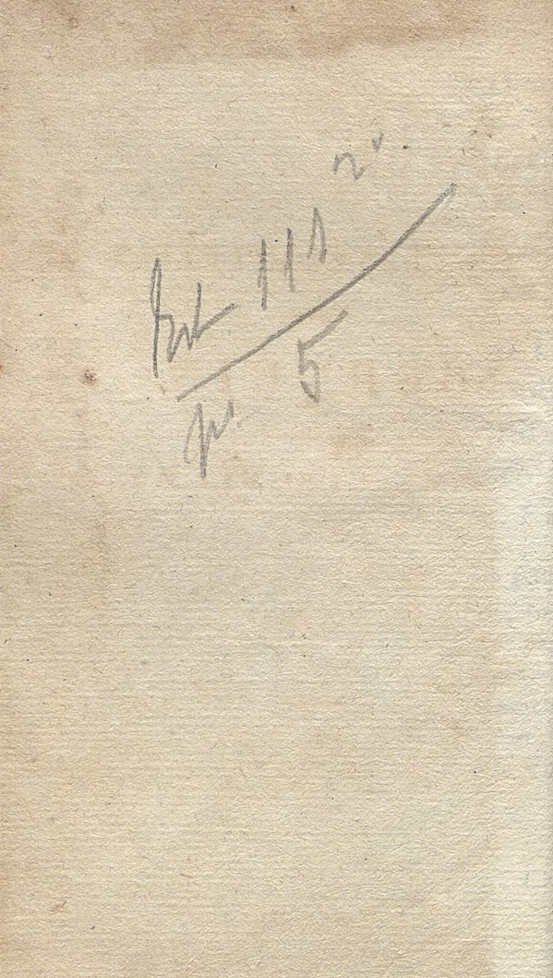






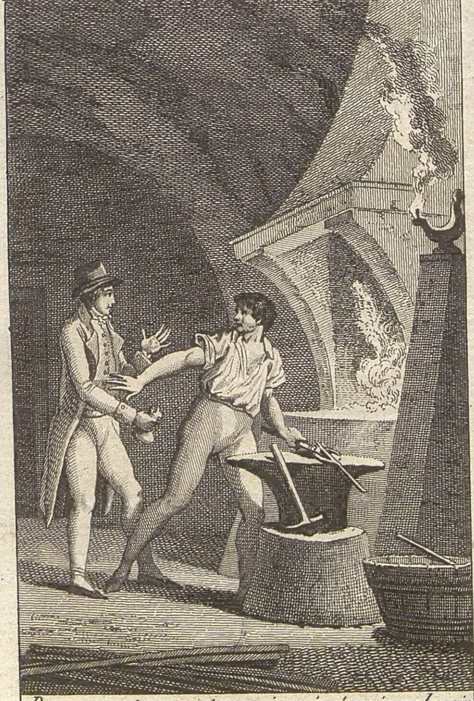


ŒUVRES COMPLETTES

DE

BERQUIN.

TOME CINQUIÈME.



Reprenez votre argent, monsieur; je n'en ai pas besoin puisque je ne l'ai pas gagné....

C. Monnet inv. del. Dupréel sculp.

L'AMI

ENFANS,

(HORAT.)



[illegible] votre argent, monsieur; je n'en ai pas besoin puisque je ne l'ai pas gagné.

C. Bonnet inv. del. Duprée sculp.

L'AMI
DES
ENFANS,

PAR BERQUIN;

Mis en ordre par J. J. REGNAULT-WARIN.

Delectando pariterque monendo.
(HORAT.)

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
(LAFONTAINE.)

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,
Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802).

L'AMI DES ENFANS.

L'EMPLOI DU TEMPS.

MARTIN, quoique simple compagnon, excelloit dans son métier. Il aspiroit de tous ses desirs à devenir maître; mais il lui manquoit une certaine somme pour se faire recevoir.

Un marchand, qui connoissoit son industrie, voulut bien lui prêter cent écus pour trois ans, afin qu'il payât sa maîtrise, et qu'il achetât ce qui lui étoit nécessaire pour le mettre en état de travailler.

On se figurera sans peine la joie de Martin. Il voyoit déjà dans son imagi-

nation sa boutique richement étoffée. Il avoit peine à compter le nombre de pratiques nouvelles qui s'empresseroient de l'employer, et tout l'argent que son travail alloit lui rapporter au bout de l'année.

Dans les transports extravagans de joie où le jetoient ces pensées, il apperçoit un cabaret. Allons, dit-il, en y entrant, il faut commencer à tirer de cet argent quelque plaisir.

Il hésita quelque moment à demander du vin. Sa conscience lui crioit à haute voix que le moment de jouir n'étoit pas encore arrivé; qu'il falloit d'abord songer aux moyens de rembourser, au temps prescrit, les avances qu'on lui avoit faites; que jusqu'alors il n'étoit pas honnête d'en dépenser un sol, sans la plus grande nécessité. Il s'avançoit vers le seuil de la porte, prêt à céder à ces premiers mouvemens de droiture. Cependant, dit-il, en retournant sur ses talons, quand je dépenserois aujourd'hui trente sols pour me réjouir du bonheur

qui m'attend, il me resteroit encore quatre-vingt-dix-neuf écus et demi. C'est plus qu'il n'en faut pour payer ma maîtrise et me mettre en fonds; et je puis, en un jour, réparer cette petite brèche par mon travail.

C'est ainsi que déjà, le verre à la main, il cherchoit à étouffer ses reproches intérieurs. Mais, hélas! le pauvre homme! c'étoit le premier pas qui devoit l'entraîner à sa ruine.

Le lendemain, une douce image du plaisir qu'il avoit goûté la veille dans le cabaret, vint se présenter à son esprit; et il fit beaucoup moins de façons avec sa conscience pour dépenser encore trente sols de la même manière. Il devoit lui rester quatre-vingt-dix-neuf écus.

Les jours suivans, le goût de l'ivrognerie s'étoit si bien emparé de lui, qu'il prit sans remords, trois écus l'un après l'autre, et les dépensa comme il avoit fait le premier. Car, se disoit-il à chaque séance, ce n'est que trente

sols. Oh ! il m'en restera encore bien assez.

Telles étoient ses paroles insensées pour répondre à la voix de sa raison, qui, de temps en temps, se faisoit entendre. Il ne considéroit pas que sa fortune consistoit en cent écus pleins, et que du sage emploi de la moindre partie dépendoit l'utile destination de la somme entière.

Vous voyez, mes amis, par quels degrés insensibles il se précipita dans une vie de débauche. Il ne trouvoit plus aucun plaisir à travailler, uniquement occupé, comme il étoit, de sa richesse actuelle qui lui sembloit inépuisable. Cependant il ne tarda guère à s'appercevoir qu'elle diminuoit de jour en jour. Il sentoit avec effroi qu'il ne pouvoit plus atteindre son but, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence que son bienfaiteur lui prêtât cent nouveaux écus, après l'avoir vu dissiper les premiers dans le désordre.

Bourrelé de honte et de remords,

plus il cherchoit à les étouffer dans le vin, plus il avançoit l'heure de sa ruine. Enfin il arriva, ce funeste moment, où, dégoûté du travail, en horreur à lui-même, la vie lui devint insupportable, dans la perspective de l'avenir effrayant qui s'ouvroit devant lui.

Il s'éloigna de sa patrie, poursuivi par les furies du désespoir; et il alla se jeter dans une bande de voleurs, avec lesquels il commit toutes sortes de scélératesses. Mais le ciel vengeur ne les laissa pas long-temps impunies, et une mort violente fut le dernier terme de ses jours criminels.

Oh ! si le malheureux avoit écouté la première fois les avis de sa raison et les reproches de sa conscience ! tranquille aujourd'hui dans son état, il attendroit, au sein de l'aisance et de l'honneur, le repos d'une vieillesse fortunée.

Enfans, vous frémissez de sa folie déplorable. Telle est cependant celle de la plupart des hommes dans l'emploi qu'ils font de la vie. Elle leur a été

donnée pour la couler heureusement dans les jouissances de la vertu, et ils la prodiguent à toutes les dissipations honteuses du vice : ils pensent qu'il leur en restera toujours assez pour faire l'usage glorieux assigné par le Créateur. Cependant les jours, les mois, les années s'écoulent; et ils se trouvent emportés par leurs passions au bout de leur carrière, sans l'avoir remplie. Trop heureux encore, si leur égarement ne les pousse pas à se plonger dans l'abyme du désespoir,

---

LE FORGERON.

MONSIEUR de Cremy passant vers minuit devant l'atelier d'un pauvre forgeron, entendit les coups redoublés de son marteau. Il voulut savoir ce qui le retenoit si tard à l'ouvrage; et s'il ne pouvoit gagner sa vie du labeur de sa journée, sans le prolonger si avant dans la nuit.

Ce n'est pas pour moi que je travaille, répondit le forgeron ; c'est pour un de mes voisins qui a eu le malheur d'être incendié. Je me lève deux heures plus tôt, et je me couche deux heures plus tard tous les jours, afin de donner à ce pauvre malheureux de foibles marques de mon attachement. Si je possédois quelque chose, je le partagerois avec lui; mais je n'ai que mon enclume, et je ne puis pas la vendre, car c'est elle qui me fait vivre. En la frappant chaque jour quatre heures de plus qu'à l'ordinaire, cela fait par semaine la valeur de deux journées dont je puis céder

le produit. Dieu merci, la besogne ne manque pas dans cette saison; et quand on a des bras, il faut bien les faire servir à secourir son prochain.

Voilà qui est fort généreux de votre part, mon enfant, lui dit M. de Cremy; car, selon toute apparence, votre voisin ne pourra jamais vous rendre ce que vous lui donnez.

Hélas! monsieur, je le crains pour lui plus que pour moi; mais je suis bien sûr qu'il en feroit autant, si j'étois à sa place.

M. de Cremy ne voulut pas le détourner plus long-temps de ses occupations; et lui ayant souhaité une bonne nuit, il le quitta.

Le lendemain, ayant tiré de ses épargnes une somme de six cents livres, il la porta chez le forgeron, dont il vouloit récompenser la bienfaisance, afin qu'il pût tirer son fer de la première main, entreprendre de plus grands ouvrages, et mettre ainsi en réserve quelques deniers du fruit de son travail pour les jours de sa vieillesse.

Mais quelle fut sa surprise, lorsque le forgeron lui dit : Reprenez votre argent, monsieur ; j'e n'en ai pas besoin, puisque je ne l'ai pas gagné. Je suis en état de payer le fer que j'emploie ; et s'il m'en faut davantage, le marchand me le donnera bien sur mon billet. Ce seroit, de ma part, une grande ingratitude, de vouloir le priver du gain qu'il doit faire sur sa marchandise, lorsqu'il n'a pas craint de m'en avancer pour cent écus dans le temps où je ne possédois que l'habit que j'ai sur le corps. Vous avez un meilleur usage à faire de cette somme, en la prêtant sans intérêt au pauvre incendié. Il pourra, par ce moyen, rétablir ses affaires ; et moi, je pourrai dormir alors tout mon saoul.

M. de Cremy n'ayant pu, malgré les plus vives instances, le faire revenir de son refus, suivit le conseil qu'il lui avoit donné; et il eut le plaisir de faire le bonheur d'une personne de plus que dans le premier projet de son cœur généreux.

L'ORPHELINE BIENFAISANTE.

Madame de Fonbonne, après avoir perdu son mari, venoit encore de perdre un procès, au sort duquel étoit attachée la plus grande partie de ses biens. Elle fut obligée de vendre ce qui lui restoit de meubles et de bijoux; et en ayant placé le produit chez un banquier, elle se retira dans un village, pour y vivre avec économie de son modique revenu.

A peine avoit-elle passé quelques mois dans son obscure retraite, qu'elle apprit la fuite du dépositaire infidèle des derniers débris de sa fortune. Qu'on se représente l'horreur de sa situation! Les chagrins et les maladies l'avoient rendue incapable de toute espèce de travail; et après avoir passé ses plus belles années au sein de l'aisance et des plaisirs, il ne lui restoit d'autre ressource, dans

un âge avancé, que d'entrer dans un hôpital, ou d'aller demander l'aumône.

Elle ne voyoit en effet autour d'elle personne qui daignât s'intéresser à son sort. Amenée par son époux d'un pays étranger où elle avoit reçu la naissance, elle ne pouvoit solliciter de secours que d'un parent assez proche, qu'elle avoit attiré dans sa nouvelle patrie, et dont elle avoit élevé la fortune par le crédit de son mari. Mais cet homme, d'une avarice sordide, ne fut pas, comme on l'imagine, extrêmement sensible aux plaintes d'un autre, lorsqu'il se refusoit à lui-même jusqu'aux premières nécessités de la vie.

Dans cette extrémité cruelle, une jeune orpheline qu'elle avoit adoptée pendant le cours de ses prospérités, et qu'elle n'avoit jamais pu se résoudre à abandonner après ses premiers revers, devint son ange tutélaire. Les bontés dont Clotilde avoit été comblée par madame de Fonbonne, firent naître dans

son cœur le desir généreux de lui en témoigner sa reconnoissance.

Non, s'écria-t-elle, lorsque madame de Fonbonne lui proposa de chercher un autre asyle; non, je ne vous abandonne point tant que vous vivrez. Vous m'avez toujours traitée comme votre fille; et si j'ai desiré de l'être dans votre bonheur, je le desire encore plus dans vos peines.

Graces à vos largesses, je me vois abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à mon entretien. Vous m'avez donné des talens, je ferai ma gloire de les employer pour vous. Je sais coudre et broder; avec de la santé et du courage, je puis gagner assez de pain pour nous deux.

Madame de Fonbonne fut extrêmement touchée de cette déclaration. Elle embrassa Clotilde, et consentit à profiter de ses offres.

Voilà donc Clotide devenue à son tour la mère par adoption de son ancienne protectrice. Elle ne se bornoit

pas à la nourrir du fruit d'un travail opiniâtre ; elle la consoloit dans sa tristesse, la soulageoit dans ses infirmités, et s'efforçoit, par les carresses les plus tendres, de lui faire oublier les injustices du sort.

La constance et l'ardeur de ses soins ne se refroidirent pas un moment dans le cours de deux années que madame de Foubonne jouit encore de ses bienfaits ; et lorsque la mort vint la ravir à sa tendresse, elle donna les regrets les plus vifs à cette perte.

Quelques jours avant ce malheur, venoit aussi de mourir ce riche avare, dont le cœur s'étoit montré si insensible à la voix du sang et de la reconnoissance. Comme il ne pouvoit emporter avec lui ses trésors, il avoit cru réparer son ingratitude envers sa parente, en les lui laissant par ses dernières dispositions.

Mais ces secours étoient venus trop tard; madame de Fonbonne n'étoit plus en état d'en profiter. Elle n'avoit pas

eu même la consolation, en mourant, d'apprendre cette révolution dans sa fortune, pour la faire tourner à l'avantage de la tendre Clotilde.

Cet héritage se trouvoit ainsi dévolu au domaine du prince. Heureusement les recherches ordinaires en pareille occasion firent parvenir à ses oreilles la noble conduite de la généreuse orpheline.

Ah! s'écria-t-il, dans le premier mouvement de son cœur, elle est bien plus digne que moi de cet héritage. Je renonce à mes droits en faveur des siens, et je me déclare son protecteur et son père.

Toute la nation applaudit à ce jugement. Clotilde, en recevant cette récompense pour sa générosité, l'employa à élever de jeunes orphelines comme elle, à qui elle se plaisoit sur-tout d'inspirer les sentimens qui la lui avoient méritée.

LE PÈRE DE FAMILLE.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Voici le premier moment où je te vois seul, mon Charles. (*Charles veut baiser la main de son père : son père l'embrasse tendrement.*) Qu'as-tu fait depuis si long-temps que nous sommes séparés !

CHARLES.

Sans cesse tourmenté de mille et mille projets qui s'entre-détruisoient les uns les autres, j'ai vécu dans une irrésolution oisive, travaillant toujours sans jamais rien faire, comme tous les jeunes gens d'une imagination ardente qui n'ont point encore d'emploi qui les occupe.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je suis content de te voir desirer le travail et un état assuré ; mais, mon fils, il faut attendre que l'arbre soit dans sa force, si l'on veut qu'il porte des fruits.

CHARLES.

Est-ce que la sagesse et les talens attendent toujours les années? Est-il si extraordinaire de voir un jeune homme, même de vingt ans....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui, souvent, a plus de connoissances et de vrai mérite, que des vieillards courbés sous le fardeau des ans? D'accord, j'en conviens avec toi; mais il est rare aussi que, dans un âge si tendre, on ait cette fermeté de caractère qui rend l'homme actif.

CHARLES.

Mais il est un temps où le jeune homme sent une puissance irrésistible qui l'entraîne; un feu dévorant nous brûle, et dans mon cœur je me sens la force de transplanter les montagnes.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et alors on entre dans un monde où rien de tout cela n'existe; où tous vos pas sont enchaînés; où l'on a sans cesse à combattre l'envie, l'intérêt sordide, le caprice, la stupidité brutale, et de

vils préjugés. Crois-moi, la vertu la plus active, un cœur honnête, et les plus sublimes vertus ne peuvent espérer aucun succès, si l'on n'a pas, avec une constance infatigable, une intelligence presque divine, qui sache pénétrer le fourbe et le méchant. Et ces qualités, si rares dans l'homme le plus sage, comment les soupçonner seulement dans le cœur brûlant et sauvage d'un jeune homme ?

Sais-tu à quoi je compare cette conscience intime de vos forces ? à un flambeau que, sans être demandé, vous portez indifféremment devant les enfans, les femmes, les vieillards, et dont le premier coup de vent éteint la lumière. Je veux que la force de l'homme se concentre dans son cœur, comme le feu dans les entrailles de la pierre ; toujours invisible, au premier choc l'œil est sûr d'en voir briller les étincelles. Tout ce que je dis-là cependant, ce ce n'est point pour te laisser plus longtemps sans de réelles occupations. Au-

jourd'hui même, j'ai obtenu de l'emploi pour mon Charles.

CHARLES.

De l'emploi? O mon père! que je vous remercie.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Sois persuadé que la plus grande joie d'un père est de rendre ses enfans heureux.

CHARLES.

Je vous assure que si jamais le travail et la bonne volonté sont récompensés par le succès, vous n'aurez point à rougir de votre fils.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je compte assez sur ton zèle, pour être persuadé que tu ne regarderas jamais aucune affaire comme indigne de tes soins; car la plus légère négligence peut avoir des suites funestes.

CHARLES.

Je sens tout ce qu'exige l'honneur de mon prince, et le bien de toute une nation.

LE PÈRE DE FAMILLE.

C'est une grande affaire, mon fils, qui doit occuper tout entier un cœur honnête et sensible; et pour que tes conseils soient toujours propres aux circonstances, observe, étudie l'esprit de ta nation; cherche à découvrir sa force, sa foiblesse, et consulte toujours ceux dont un long âge a mûri l'expérience. Ainsi tu n'auras jamais à craindre de mal employer tes connoissances; ce qui arrive souvent à la jeunesse, remplie même de la meilleure volonté.

CHARLES.

Je me suis formé des principes sûrs.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Garde-toi d'établir de nouveaux systêmes; mais attaque les injustices et les préjugés. Déracine-les dans le cœur des hommes, si tu crains des peines inutiles. En général ne fais guère sonner tes projets, et n'élève point ta gloire sur l'imprudence de tes rivaux. Ne blâme personne, agis en silence.

CHARLES.

J'ai souvent remarqué que le desir d'imiter d'un côté, et le desir de blâmer de l'autre, sont des vices très-ordinaires; et que ces imitateurs enthousiastes, ou ces critiques envieux, restent dans l'inaction, en s'annonçant à grand bruit, et déployant un ennuyeux étalage de paroles bruyantes.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je voudrois même.... Mais je commence à devenir si verbeux! C'est le cœur d'un père qui s'épanche.

CHARLES.

O mon père! pourriez-vous donner à votre fils trop de guides, pour conduire ses pas inexpérimentés dans la noble carrière qui s'ouvre devant lui; car vos sages conseils seront mes guides?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien! mon fils, sois donc toujours vrai: c'est la base de tous les principes. Ne cherche pas même le bien public par un chemin détourné; et si jamais quelque intrigant vouloit t'en persuader

la nécessité, abandonne-le à ses remords, et regarde-le toujours comme un ennemi caché de ton souverain.

CHARLES.

Que je sens mon cœur soulagé ! Comme je vais employer pour ma patrie toutes les observations que j'ai déjà faites ! Avec quelle force j'éleverai la voix contre les abus !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Fort bien : mais songe, songe, mon fils, que les hommes tendent en vain à la perfection ; et que le grand art, le grand effort du génie, est de choisir entre plusieurs maux le moindre.

CHARLES.

Aidé de vos leçons et de votre expérience, je parviendrai bientôt à des places encore plus distinguées.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'aimerois mieux que tu pensasses plutôt à devenir un homme utile. Toujours s'avancer, et quitter une place où l'on est souvent nécessaire pour en occuper une autre dans laquelle on ne

l'est pas autant, c'est trahir sa patrie, s'avilir, et dégrader son propre mérite. Etre grand, c'est être seulement tout ce qu'on doit être.

Au reste, ne t'imagines pas que de cette manière tu ne rencontreras jamais d'obstacles; tu succomberas peut-être, écrasé du poids de tes bienfaits; tu resteras ignoré. — Et par des discours envenimés, la calomnie prêtera même à tes bonnes intentions des interprétations sinistres. Mais, ne perds jamais courage; marche hardiment dans tes desseins: un temps viendra où l'on cherchera tes conseils; et si ton attente est trompée, la conscience de tes vertus sera toujours ta récompense.

JULIEN ET ROSINE.

Un jour que M. de Lorme s'amusoit à lire dans un coin du salon où sa femme et sa fille travailloient en silence à quelque ouvrage de broderie, leur petit Julien arrive essoufflé, les yeux troubles de larmes, les cheveux en désordre, son habit jeté en travers sur ses épaules, et l'un de ses bas roulé sur le talon. Il tenoit une raquette à la main : Ma petite maman, venez, venez vîte chez la pauvre mère de Christophe et de Frédéric.

Ah ! maman, ils n'ont rien mangé de la journée. Frédéric m'a prié de joüer à la balle avec lui, pour oublier qu'il avoit faim ; et ils n'auront à dîner que demain après le marché. Je leur ai offert tout mon argent. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas voulu le prendre ? et je leur ai dit : Venez avec moi, vous verrez. — Aussi-tôt ils ont répondu

que nous les avions encore secourus la semaine dernière, et qu'ils n'osoient venir si souvent vous importuner; et puis, la pauvre mère Martin s'est mise à pleurer.... Mais il ne faut pas que je pleure, car mon papa travaille. — (*En pleurant encore plus fort.*) Ah! ma sœur, si tu l'avois vue, tu aurois aussi pleuré, je t'assure! Et Julien en se baissant vers elle, prit le coin de son tablier pour s'essuyer les yeux.

La mère attendrie, laissa tomber son ouvrage de ses mains, en regardant son cher Julien; et le père, pour cacher une larme, se couvrit les yeux de son livre.

Venez, mes enfans, leur dit la mère, en les serrant tous deux contre son cœur; allons voir si nous pourrons soulager ces pauvres malheureux.

Pendant que Frédéric, Christophe et leur mère éplorée embrassoient les genoux de leur bienfaitrice, Rosine tira doucement son frère par le pan de son habit, et lui dit bas à l'oreille: Ecoute,

tu sais bien ce petit gâteau que ma bonne nous a donné pour le goûter..... Ah ! mon Dieu, s'écria Julien en se retournant tout-à-coup, cela est vrai ! tâche d'amuser ici maman, sans faire semblant de rien. Je cours le chercher. — Le voilà, reprit Rosine, baisse-toi. Et Rosine, soulevant en cachette le chapeau de Frédéric qui s'étoit par hasard trouvé sur la table, fit remarquer à Julien le petit gâteau que sa main légère avoit adroitement glissé par-dessous.

LA SÉPARATION.

LE PÈRE DE FAMILLE, le comte DE MONHEIM, *entrant du côté opposé.*

Le comte DE MONHEIM.

AVEZ-VOUS eu la bonté de réfléchir à mes propositions ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Non : car il n'y a point à réfléchir. Quand deux êtres qui se sont jurés une éternelle fidélité, et qu'un enfant, le fruit de leur tendresse mutuelle, force à maintenir leurs sermens, veulent se séparer, sur quoi peut-on réfléchir alors ? que peut-on faire ?

Le comte DE MONHEIM.

Aussi mon dessein est si ferme, qu'il ne dépend plus, en ce moment, que de quelques formalités.

LE PÈRE DE FAMILLE, *sonne.*

Soit. (*Un domestique entre.*) Faites descendre ma fille. (*Le domestique va*

pour sortir, le Père de famille le rappelle et lui parle bas. Le domestique sort.)

Le comte DE MONHEIM.

Agréez-vous les offres que j'ai faites pour sa pension?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Comme vous voudrez : je reprends ma fille chez moi, et j'espère qu'elle ne manquera jamais de rien.

Le comte DE MONHEIM.

Cependant, il est juste de prendre des arrangemens.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Fort bien ; arrangez cela vous-même au gré de vos desirs.

Le comte DE MONHEIM, *prenant la plume.*

J'aurai fini en deux mots. (*Il s'assied pour écrire. Sophie arrive.*)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu devines sans doute, ma fille, pourquoi je t'ai fait appeler?

SOPHIE.

Oui ; et au point où en sont les choses, j'attends ce moment avec plaisir.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Voulez-vous donc absolument me donner ce chagrin ?

SOPHIE.

Je ne puis me résoudre à vivre davantage avec lui.

Le comte DE MONHEIM, *se lève, et donne un papier au Père de famille.*

Le voici.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ainsi tous les deux vous renoncez l'un à l'autre, et le comte de Monheim vous accorde une pension de quatre mille florins. Est-ce là votre volonté à l'un et à l'autre ?

SOPHIE.

J'en suis très-contente.

Le comte DE MONHEIM.

Certainement.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il est donc inutile de vous faire davantage aucune remontrance.

SOPHIE.

Mon père....

Le comte DE MONHEIM.

Ma résolution est ferme.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il faut donc bien, malgré moi, y consentir. Allez signer cet écrit. (*Ils signent.*) Voilà qui est donc terminé : cependant voici encore une difficulté. Avec lequel des deux restera l'enfant ?

SOPHIE. } *ensemble.* { Je suis mère.
Le C. DE MONHEIM. } *ensemble.* { Je suis père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cela est vrai. — Vos droits sont les mêmes ; voilà pourquoi....

SOPHIE.

On m'arracheroit plutôt la vie que mon enfant.

Le comte DE MONHEIM.

Le fils est à moi, — et je ne consentirai jamais....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Voyez-vous, mes enfans, ceci devroit vous apprendre, — vous forcer à renoncer à vos cruels desseins. Des cœurs sensibles qui se confondent ainsi dans un enfant ne sont point ennemis; ce ne peut être qu'un mal-entendu. (*Il prend le papier.*) Faut-il le déchirer?

Le comte DE MONHEIM.

Gardez-vous-en bien.

SOPHIE.

Non, non, mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il faut cependant vous décider. Voulez-vous que l'enfant choisisse entre vous deux?

SOPHIE.

Oh! je le veux bien.

Le comte DE MONHEIM.

Et moi aussi. (*Le Père de famille sort.*) Au reste, je souhaite que vous viviez heureuse; je me sépare sans nourrir aucun sentiment de haîne.

SOPHIE.

Puissiez-vous trouver à l'avenir un bonheur, que vous trouviez jadis près de moi, et qu'enfin vous n'y pouvez plus trouver. (*Le Père de famille entre avec l'enfant; Sophie court au-devant de son fils, et le caresse.*) N'est-ce pas, tu reste avec moi.

FRÉDÉRIC.

Oui, maman; oui, ma chère maman.

Le comte DE MONHEIM, *le prend dans ses bras.*

Tu veux donc me quitter, mon fils?

FRÉDÉRIC.

Non, papa; je veux rester avec toi.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mais, mon petit ami, ton père et ta mère se séparent pour toujours; et il faut que tu leur dise avec lequel des deux tu veux rester.

SOPHIE.

C'est avec moi, n'est-il pas vrai?

Le comte DE MONHEIM.

Avec moi, mon enfant.

FRÉDÉRIC.

Avec papa et avec maman. (*Ils se détournent tous deux ; le Père de famille s'en apperçoit. Courte pause.*) Mais pourquoi avez-vous ainsi tous deux l'air si fâchés ? Vous, papa et maman, qui étiez autrefois si bons !... (*D'un ton caressant et les tirant à lui tous les deux par leurs habits.*) Vous ne vous en irez pas. Vous resterez tous deux avec moi. (*Le père et la mère se baissant en même temps pour embrasser leur enfant, se rencontrent, se regardent avec attendrissement, et s'embrassent.*)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je te remercie, nature ; tu ne m'as point abandonné !

Le comte DE MONHEIM.

Veux-tu me pardonner !

SOPHIE.

J'oublie tout. (*Ils s'embrassent avec transport.*)



Ce tendre bien nous réunit à jamais, oui, je t'aime; oui, je suis heureux....

C. Monnet inv. del. Dupréel sculp.



LE PÈRE DE FAMILLE, *soulève l'enfant dans ses bras pour qu'il les embrasse en même temps tous les deux.*

Voulez-vous encore vous séparer?

SOPHIE.

Non, mon père.

Le comte DE MONHEIM.

Ce tendre lien nous réunit à jamais. Oui, je t'aime; oui, je suis heureux.

LE PÈRE DE FAMILLE, *essuyant ses larmes de ses mains.*

Mes enfans, ce sont les douces larmes d'un père.

(*Traduit de l'allemand.*)

LES MAÇONS SUR L'ÉCHELLE.

Monsieur Durand se promenant un jour avec le petit Albert, son fils, dans une place publique, ils s'arrêtèrent devant une maison qu'on bâtissoit, et qui étoit déjà élevée jusqu'au second étage.

Albert remarqua plusieurs manœuvres placés l'un au-dessus de l'autre sur les bâtons d'une échelle, qui haussoient et baissoient successivement leurs bras. Ce spectacle piqua sa curiosité. Mon papa, s'écria-t-il, quel jeu font ces hommes-là ? Approchons-nous un peu plus du pied de l'échelle.

Ils allèrent se placer dans un endroit où ils n'avoient aucun danger à craindre. Ils virent un homme qui alloit prendre un moëlon dans un grand tas, et le portoit à un autre homme placé

sur le premier échelon. Celui-ci élevant ses bras au-dessus de sa tête, présentoit le moëllon à un troisième élevé au-dessus de lui, qui, par la même opération, le faisoit passer à un quatrième; et ainsi, de mains en mains, le moëllon parvenoit en un moment à la hauteur de l'échafaud sur lequel étoient les maçons prêts à l'employer.

Que penses-tu de ce que tu vois, dit M. Durand à son fils? Pourquoi tant de personnes sont-elles employées à bâtir cette maison? Ne seroit-il pas mieux qu'un seul homme y travaillât, et que les autres allassent faire chacun leur édifice?

Vraiment oui, mon papa, répondit Albert. Il y auroit alors bien plus de maisons qu'il n'y en a.

As-tu bien pensé, répondit M. Durand, à ce que tu me dis-là, mon fils? Sais-tu combien d'arts et de métiers appartiennent à la construction d'une maison comme celle-ci? Il faudroit

donc qu'un homme seul qui en entreprendroit l'édifice, se formât dans toutes ces professions; ensorte qu'il passeroit sa vie entière à acquérir ces diverses connoissances, avant de pouvoir être en état de commencer un bâtiment.

Mais supposons qu'il pût s'instruire en peu de temps de tout ce qu'il doit savoir pour cela. Voyons-le tout seul, et sans aucun secours, creuser d'abord la terre pour y jeter ses fondemens; aller ensuite chercher ses pierres, les tailler, gâcher le mortier, le plâtre et la chaux, et préparer tout ce qui doit entrer dans sa maçonnerie. Le voilà qui, plein d'ardeur, dispose ses mesures, dresse ses échelles, établit ses échafauds; mais dans combien de temps penses-tu que sa maison puisse être élevée jusqu'au toît?

ALBERT.

Ah! mon papa! je crains bien qu'il ne vienne jamais à bout de l'achever.

M. DURAND.

M. DURAND.

Tu as raison, mon fils. Et il en est de cette maison comme de tous les travaux de la société. Lorsqu'un homme veut se retirer à l'écart et travailler pour lui seul ; lorsque, dans la crainte d'être obligé de prêter secours aux autres, il refuse d'en emprunter de leur part, il ruine ses forces dans son entreprise, et se voit bientôt contraint de l'abandonner. Au lieu que si les hommes se prêtent mutuellement leur assistance, ils exécutent en peu de temps les choses les plus embarrassées et les plus pénibles, et pour lesquelles il auroit fallu le cours d'une vie entière à chacun d'eux en particulier.

Il en est aussi de même des plaisirs de la vie. Celui qui voudroit en jouir tout seul, n'auroit à se procurer qu'un bien petit nombre de jouissances. Mais que tous se réunissent pour contribuer au bonheur les uns des autres, chacun y trouve sa portion.

Tu dois un jour entrer dans la société, mon fils : que l'exemple de ces ouvriers soit toujours présent à ta mémoire. Tu vois combien ils s'abrègent et se facilitent leurs travaux par les secours mutuels qn'ils se donnent. Nous repasserons dans quelques jours, et nous verrons leur maison achevée. Cherche donc à aider les autres dans leurs entreprises, si tu veux qu'ils s'empressent à leur tour de travailler pour toi.

PHILIPPINE

ET

MAXIMIN.

Madame de Cerny, jeune veuve, avoit deux enfans, nommés Philippine et Maximin; l'un et l'autre également dignes de sa tendresse, quoiqu'elle fût partagée entre eux avec bien de l'inégalité. Philippine, tout enfant qu'elle étoit, sentoit la prédilection de sa maman pour son frère : elle en étoit affligée ; mais elle cachoit dans le fond de son cœur le chagrin que lui causoit cette préférence. Sa figure, sans être d'une laideur repoussante, ne répondoit point à la beauté de son ame : son frère étoit beau comme on nous peint l'amour. Toutes les douceurs et toutes les caresses de madame de Cerny étoient pour lui seul; et les domestiques, pour faire leur cour à leur maîtresse, ne

s'occupoient qu'à le flatter dans toutes ses fantaisies. Philippine, au contraire, rebutée par sa maman, n'en étoit que plus maltraitée par tous les gens de la maison. Loin de prévenir ses goûts, on négligeoit jusqu'à ses besoins. Elle versoit des torrens de larmes, lorsqu'elle se voyoit seule et abandonnée; mais jamais elle ne laissoit échapper devant les autres la plainte la plus légère, ou le moindre signe de mécontentement. C'étoit en vain que, par une application constante à ses devoirs, par sa douceur et par ses prévenances, elle cherchoit à compenser, auprès de sa mère, ce qui lui manquoit en beauté; les qualités de son ame échappoient à des yeux accoutumés à ne s'occuper que des avantages extérieurs. Madame de Cerny, peu touchée des témoignages de tendresse que lui donnoit Philippine, sur-tout depuis la mort de son père, sembloit ne la regarder qu'avec une espèce de répugnance. Elle la grondoit sans cesse, et exigeoit d'elle des perfections

qu'on n'auroit pas même osé prétendre d'une raison plus avancée.

Cette mère injuste tomba malade. Maximin se montra bien sensible à ses souffrances ; mais Philippine qui, dans les regards éteints et les traits abattus de sa maman, croyoit voir un adoucissement de sa rigueur accoutumée, surpassa de beaucoup son frère pour les soins et pour la vigilance. Attentive aux moindres besoins de sa mère, elle mettoit toute sa pénétration à les découvrir, pour lui épargner même la peine de les faire connoître. Aussi long-temps que sa maladie eut quelqu'apparence de danger, elle ne quitta point son chevet. Les prières, les ordres même ne purent l'engager à prendre un moment de repos.

Enfin, madame de Cerni se rétablit. Son heureuse convalescence dissipa les alarmes de Philippine ; mais ses chagrins recommencèrent, lorsqu'elle vit sa maman reprendre envers elle sa sévérité.

Un jour que madame de Cerni s'entretenoit avec ses deux enfans des maux qu'elle avoit soufferts dans sa maladie, et les remercioit des soins tendres et empressés qu'elle avoit reçus de leur amour : Mes chers enfans, ajouta-t-elle, vous pouvez l'un et l'autre me demander ce qui vous fera le plus de plaisir. Je m'engage à vous l'accorder, si vos desirs ne sont pas au-dessus de ma richesse. Que desires-tu, Maximin ? demanda-t-elle d'abord à son fils. Une montre et une épée, maman, répondit-il. — Tu les auras demain à ton lever. Et toi, Philippine? Moi, maman? moi, répondit-elle toute tremblante; je n'ai rien à desirer si vous m'aimez. — Ce n'est pas me répondre. Je veux aussi vous récompenser, mademoiselle. Que desirez-vous ? parlez. Quoique Philippine fût accoutumée à ce ton sévère, elle en fut encore plus abattue dans cette circonstance, qu'elle ne l'avoit jamais été. Elle se jeta aux pieds de sa mère, la regarda avec des yeux

tout mouillés de larmes ; et cachant tout-à-coup son visage dans ses mains, elle balbutia ces mots : Donnez-moi seulement deux baisers de ceux que vous donnez à mon frère.

Madame de Cerni attendrie jusqu'au fond de son cœur, y sentit renaître pour sa fille des sentimens qu'elle avoit jusqu'alors étouffés. Elle la prit dans ses bras, la serra avec transport contre son sein, et l'accabla de baisers. Philippine qui recevoit, pour la première fois, les caresses de sa mère, se livra à toutes les effusions de sa joie et de son amour. Elle baisoit ses yeux, ses joues, ses cheveux, ses mains, ses habits. Maximin, qui ne pouvoit s'empêcher d'aimer sa sœur, confondit ses embrassemens avec les siens. Ils goûtèrent tous ensemble un bonheur qui ne fut pas borné à la durée de ce moment. Madame de Cerni rendit avec excès à Philippine tout ce qu'elle lui avoit dérobé de son affection ; Philippine y répondit par une nouvelle tendresse. Maximin n'en fut

point jaloux ; il sut se faire une jouissance de la félicité de sa sœur. Il reçut bientôt le prix d'un sentiment si généreux. La bonté de son naturel avoit été un peu altérée par la foiblesse et l'aveuglement de sa mère. Il lui échappa, dans sa jeunesse, bien des étourderies qui lui auroient aliéné son cœur : mais Philippine trouvoit le moyen de l'excuser auprès d'elle. Les sages conseils qu'elle lui donnoit achevèrent de le ramener ; et ils éprouvèrent tous les trois qu'il n'y a point de bonheur dans une famille, sans la plus intime union entre les frères et les sœurs, la plus vive et la plus égale tendresse entre les pères et les enfans.

L'AGNEAU.

La petite Fanchonnette, fille d'un pauvre paysan, étoit assise un matin au bord d'une grande route, tenant sur ses genoux une écuelle de lait, dans lequel elle trempoit, pour son déjeûner, des mouillettes coupées dans un gros morceau de pain noir.

Dans le même temps, il passoit sur le chemin un voiturier qui portoit dans sa charrette une vingtaine d'agneaux vivans, qu'il alloit vendre au marché. Ces pauvres animaux, entassés les uns sur les autres, les pieds garottés et la tête pendante, remplissoient l'air de bêlemens plaintifs qui perçoient le cœur de Fanchonnette, mais auxquels le voiturier ne prêtoit qu'une oreille impitoyable. Lorsqu'il fut arrivé devant la petite paysanne, il jetta à ses pieds un agneau qu'il portoit en travers sur son épaule. Tiens, mon enfant, dit-il, voilà

une maudite bête qui vient de mourir, et de m'appauvrir d'un écu. Prends-la, si tu veux, pour en faire une fricassée.

Fanchonnette interrompit son déjeûner, posa son écuelle et son pain à terre, ramassa l'agneau, et se mit à le regarder d'un air de pitié. Mais, dit-elle aussi-tôt, pourquoi te plaindrois-je ? Aujourd'hui ou demain, on t'auroit passé un grand couteau dans le cou; au lieu que tu n'as plus à craindre de souffrir. Tandis qu'elle parloit ainsi, l'agneau, réchauffé par la chaleur de ses bras, ouvrit un peu les yeux, fit un léger mouvement, et poussa un *béé* languissant, comme s'il crioit après sa mère.

Il seroit difficile d'exprimer la joie que ressentit la petite fille. Elle enveloppe l'agneau dans son tablier, relève encore par dessus son cotillon de futaine, baisse son sein sur ses genoux pour le réchauffer davantage, et lui souffle, de toute son haleine, dans les narines et sur le museau. Elle sentit

la pauvre bête s'agiter peu à peu, et son propre cœur tressailloit à chacun de ses mouvemens. Encouragée par ce premier succès, elle broie quelques miettes entre ses mains, les jette dans l'écuelle; puis les ramassant du bout des doigts, parvient, avec assez de peine, à les lui faire glisser entre les dents, qu'il tenoit étroitement serrées. L'agneau, qui ne mouroit que de besoin, se sentit un peu fortifié par cette nourriture. Il commença à étendre ses jambes, à secouer sa tête, à frétiller de la queue, et à redresser ses oreilles. Bientôt il eut la force de se tenir sur ses pieds. Puis il alla de lui-même boire dans l'écuelle le déjeûner de Fanchonnette, qui le voyoit faire en souriant. Enfin, un quart-d'heure ne s'étoit pas encore écoulé, qu'il avoit fait mille cabrioles. Fanchonnette, transportée de joie, le prit entre ses bras, courut à sa cabane, et le présenta à sa mère. Bebé, c'est ainsi qu'elle l'appeloit, devint dès ce moment l'objet de tous ses soins.

Elle partageoit avec lui le peu de pain qu'on lui donnoit pour ses repas; elle ne l'auroit pas troqué, lui tout seul, contre le plus grand troupeau du village. Bebé fut si reconnoissant de son amitié, qu'il ne la quittoit jamais d'un seul pas. Il venoit manger dans sa main : il bondissoit autour d'elle; et lorsqu'elle étoit quelquefois obligée de sortir sans lui, il poussoit les bêlemens les plus plaintifs. Dieu, qui vouloit payer Fanchonnette de sa bonté, ne s'en tint pas à cette récompense. Bebé produisit de petits agneaux, qui en produisirent d'autres à leur tour; ensorte que peu d'années après, Fanchonnette eut un joli troupeau, qui nourrit de son lait toute la famille, et lui fournit, de sa laine, les meilleurs vêtemens.

LE

LE CEP DE VIGNE.

Monsieur de Surgy étoit allé se promener à sa maison de campagne, avec Julien, son fils, dans l'un des premiers jours du printemps. Déjà fleurissoient la violette et la primevère; et plusieurs arbres s'étoient déjà parés d'une verdure naissante, et de fleurs blanches et incarnat. Ils allèrent par hasard sous une treille, du pied de laquelle s'élevoit un cep de vigne rude et tortu, qui étendoit tristement et sans ordre ses bras dépouillés. Mon papa, s'écria Julien, voyez ce vilain arbre qui me fait les cornes! Pourquoi ne pas l'arracher, et en chauffer le four de Mathurin! Et aussi-tôt il se mit à le tirailler pour l'enlever de terre; mais ses racines l'y tenoient trop fortement attaché. Ne le tourmente pas, dit à son fils M. de Surgy: je veux qu'il reste sur pied; quand il en sera temps, je te dirai mes raisons.

JULIEN.

Mais, mon papa, voyez à côté ces fleurs brillantes des amandiers et des pêchers. Pourquoi ne s'est-il pas aussi bien paré, s'il veut qu'on le garde ? Il gâte et il attriste tout le jardin. Voulez-vous que j'aille dire à Mathurin de venir l'arracher ?

M. DE SURGY.

Non, te dis-je, mon fils ; je veux qu'il reste sur pied au moins quelque temps encore.

Julien persistoit à le condamner : son père tâcha de détourner son attention sur d'autres objets ; et le malheureux cep de vigne fut oublié.

Les affaires de M. de Surgy l'appelloient dans une ville éloignée : il partit le lendemain, et ne revint qu'au commencement de l'automne.

Son premier soin fut d'aller visiter sa maison de campagne ; il y mena encore son fils. Le soleil étoit fort chaud ; ils allèrent se mettre à l'abri sous la treille.

Ah! mon papa, dit Julien, quelle belle verdure! Je vous remercie d'avoir fait arracher ce vilain bois desséché, qui me faisoit tant de peine à voir ce printemps, et d'avoir mis à la place ce charmant arbrisseau, pour me causer une agréable surprise. Quels fruits ravissans! Voyez ces belles grappes; les unes violettes, les autres toutes noires. Il n'y a pas un seul arbre dans tout le jardin qui fasse une aussi belle figure. Ils ont tous perdu leur fruit : mais lui, voyez comme il en est encore couvert; voyez ces grandes feuilles vertes sous lesquelles se cache le raisin : je voudrois bien savoir s'il est aussi bon qu'il me paroît beau. M. de Surgy lui en donna une grappe à goûter : c'étoit du muscat. Ses transports recommencèrent; et combien ils furent plus vifs, lorsque son père lui apprit que c'étoit de ses graines qu'on exprimoit la liqueur délicieuse dont il goûtoit quelquefois au dessert!

Te voilà tout étonné, mon fils, lui dit M. de Surgy; je te surprendrois bien

davantage, si je te disois que c'est-là cet arbre rude et tortu qui te faisoit les cornes au printemps. Je vais, si tu veux, appeler Mathurin, et lui dire de l'arracher pour en chauffer son four.

JULIEN.

Oh! gardez-vous-en bien, mon papa; qu'il prenne tous les autres plutôt que celui-ci : j'aime tant le muscat!

M. DE SURGY.

Tu vois donc, Julien, que j'ai bien fait de n'avoir pas suivi ton conseil. Ce qui t'est arrivé, arrive souvent dans la vie. On voit un enfant mal vêtu et d'un extérieur peu agréable; on le méprise, on s'énorgueillit en se comparant à lui; on pousse même la cruauté jusqu'à lui tenir des discours insultans. Garde-toi, mon fils, de ces jugemens précipités. Dans ce corps peu favorisé de la nature, réside peut-être un ame élevée, qui étonnera un jour le monde par ses grandes vertus, ou qui l'éclairera par ses lumières. C'est une tige grossière, mais qui porte les plus beaux fruits.

CAROLINE.

La petite Caroline, jouoit un jour auprès de sa mère, occupée, en ce moment, à écrire quelques lettres. Le coëffeur étant arrivé, madame P.... lui dit de passer dans le cabinet de toilette voisin avec Caroline, et de donner un coup de ciseau à ses cheveux. Au lieu d'un coup de ciseau, le coëffeur en donna tant et tant, que la tête de la petite fille fut entièrement dépouillée. Sa mère entra dans le moment où l'on venoit d'achever cette malheureuse opération. Ah! ma pauvre Caroline, dit-elle, en jetant un cri, tes beaux cheveux perdus! Maman, lui répondit naïvement Caroline, ne t'afflige pas: ils ne sont pas perdus; on les a mis là dans le tiroir.

Les vacances dernières, pendant son séjour à la campagne, on servit à dîner un poulet. Madame P..... seule avec

ses enfans, après en avoir donné à sa fille aînée, en présenta un morceau à Caroline. Non, maman, répondit-elle avec un soupir, je n'en mangerai pas. — Et pourquoi donc, ma fille? — Maman, c'est que nous nous voyions tous les jours, et que nous vivions familièrement ensemble. — Mais ta sœur en mange. — Oh! ma sœur peut bien en manger: elle ne le connoissoit pas autant que moi.

Que ne doit-on pas espérer d'une enfant née avec un esprit si ingénu, et un cœur si tendre! Qu'elle ressemble de plus en plus à sa mère, et tous mes vœux pour elle seront remplis.

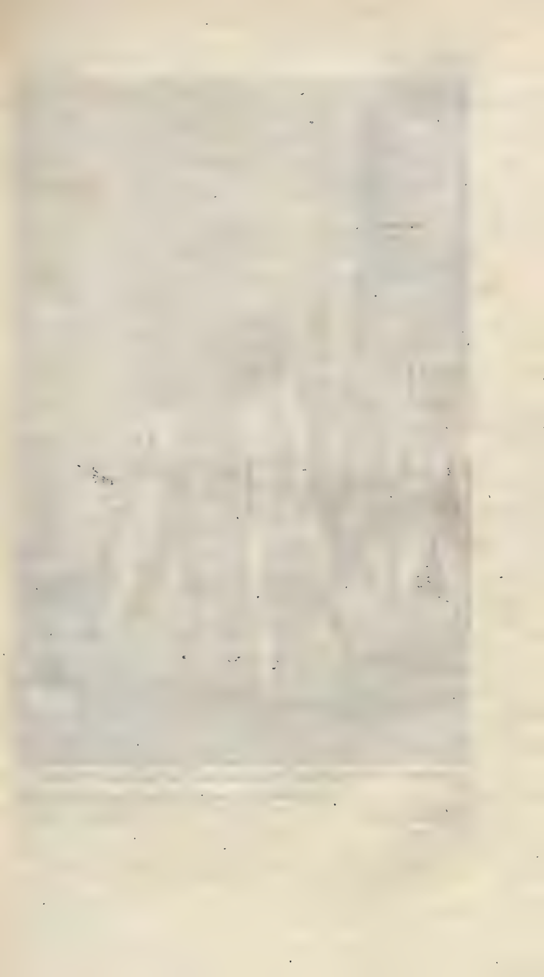
LE FERMIER.

Monsieur Dublanc s'étoit un jour renfermé dans son cabinet pour expédier quelques affaires. Un domestique vint lui annoncer que Mathurin, son fermier, étoit à la porte de la rue, et demandoit à lui parler. Monsieur Dublanc ordonna qu'on le fît monter dans son antichambre, et qu'on le priât d'attendre un moment, jusqu'à ce que ses lettres fussent achevées.

Roger, Alexandre et Sophie, (ainsi se nommoient les enfans de M. Dublanc) étoient dans l'antichambre de leur père, lorsqu'on y introduisit Mathurin. Il leur fit, en entrant, une inclination respectueuse; mais il étoit aisé de voir qu'il ne l'avoit pas apprise d'un maître à danser. Son compliment ne fut pas d'une tournure plus élégante. Les deux petits garçons se regardèrent l'un l'autre, et sourirent d'un

air moqueur. Ils mesuroient l'honnête fermier, des pieds à la tête, d'un coup-d'œil méprisant; se chuchotoient à l'oreille, et faisoient des éclats de rire si outrés que le pauvre homme rougit, et ne savoit plus quelle contenance il devoit prendre. Roger poussa même la malhonnêteté au point de tourner autour de lui, et de dire à son frère, en se bouchant les narines: Alexandre, ne sens-tu pas ici une odeur de fumier? Il alla chercher un réchaud plein de charbons ardens, sur lesquels il fit brûler du papier, et qu'il promena dans la chambre, pour dissiper, disoit-il, la mauvaise odeur. Il appela ensuite un domestique, et lui dit de balayer les ordures que Mathurin avoit répandues sur le parquet avec ses souliers ferrés. Alexandre se tenoit les côtés de rire des impertinences de son frère.

Il n'en étoit pas ainsi de Sophie leur sœur. Au lieu d'imiter la grossièreté de ses frères, elle leur en fit des repro-





Tourner autour de lui en se bouchant les narines, ne sent tu pas une odeur de fumier ....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.

ches, chercha à les excuser auprès du fermier; et s'approchant de lui d'un air plein de bonté, elle lui offrit du vin pour se rafraîchir, le fit asseoir, et prit elle-même son chapeau et son bâton, qu'elle alla porter sur une table.

Sur ces entrefaites M. Dublanc sortit de son cabinet : il s'avança d'un air amical vers Mathurin, lui tendit la main, lui demanda des nouvelles de sa femme et de ses enfans, et quelles affaires l'amenoient à la ville. Monsieur, je vous apporte mon quartier, lui répondit Mathurin; et il tira en même temps de sa poche un sac de cuir plein d'argent. Ne soyez pas fâché, continua-t-il, de ce que j'ai tardé quelques jours à venir. Les chemins étoient si rompus, qu'il ne m'a pas été possible de voiturer plutôt mon grain au marché.

Je ne suis pas fâché contre vous, répliqua M. Dublanc : je sais que vous êtes un honnête homme, et qu'on n'a pas besoin de vous faire souvenir de vos

engagemens. En même temps il fit avancer une table pour que le fermier comptât ses espèces.

Roger ouvrit de grands yeux à la vue des écus de Mathurin; et il parut le regarder avec plus de considération.

Lorsque M. Dublanc eut vérifié les comptes du Fermier, et loué leur justesse, celui-ci tira de son panier une boîte de fruits séchés au four. Voici ce que j'ai apporté pour vos enfans, dit-il. Ne voudriez-vous pas, monsieur, leur faire prendre quelqu'un de ces jours l'air de la campagne? Je tâcherois de les régaler de mon mieux, et de leur donner de l'amusement. J'ai de bons chevaux: je viendrois les prendre moi-même, et je les ramenerois dans ma cariole. M. Dublanc lui promit de l'aller voir, et voulut l'engager à dîner avec lui. Mathurin le remercia de sa gracieuse invitation, et s'excusa de ne pouvoir y répondre, sur ce qu'il avoit quelques emplettes à faire dans la ville,

et beaucoup d'empressement à regagner sa ferme.

M. Dublanc lui fit remplir son panier de gâteaux pour ses enfans, le remercia du cadeau qu'il avoit fait aux siens; et après lui avoir souhaité des forces pour ses rudes travaux, et de la santé pour sa famille, il le reconduisit jusques sur l'escalier, et le laissa partir.

A peine fut-il descendu, que Sophie, en présence de ses frères, instruisit son père de la réception grossière qu'ils avoient faite à l'honnête Mathurin.

M. Dublanc marqua son mécontentement à Roger et à Alexandre, et loua en même temps Sophie de sa conduite. Je vois, dit-il, en la baisant au front, que ma Sophie sait comme on doit se comporter envers d'honnêtes gens. Comme c'étoit l'heure du déjeûner, il se fit apporter les fruits secs du fermier, et en mangea une partie avec sa fille. Ils les trouvèrent l'un et l'autre excel-

lens. Roger et Alexandre assistèrent au déjeûner; mais ils ne furent point invités à goûter des fruits. Ils les dévoroient des yeux. M. Dublanc ne fit pas semblant de s'en appercevoir. Il reprit l'éloge de Sophie, et l'exhorta à ne jamais mépriser personne pour la simplicité de ses habits; car, disoit-il, si nous n'en agissons poliment qu'avec ceux qui sont d'une parure brillante, nous avons l'air d'adresser nos civilités à l'habit même plutôt qu'à la personne qui le porte. Les gens le plus grossièrement vêtus sont quelquefois les plus honnêtes; nous en avons un exemple dans Mathurin. Non-seulement il trouve dans son travail le moyen de se nourrir lui, sa femme et ses enfans; mais encore, depuis quatre ans qu'il est mon fermier, il paie si exactement ses termes, que je n'ai jamais eu le moindre reproche à lui faire à ce sujet. Oui, ma chère Sophie, si cet homme-là n'étoit pas si honnête, je ne pourrois fournir à la dépense de ton entretien et de celui de tes frères.

C'est

C'est lui qui vous habille, et qui vous procure une bonne éducation ; car c'est pour vos vêtemens et pour les leçons de vos maîtres, que je réserve la somme qu'il me paie à chaque quartier.

Lorsque le déjeûner fut fini, il ordonna qu'on en serrât les restes dans le buffet. Roger et Alexandre les suivirent d'un œil affamé ; et ils comprirent bien que ce n'étoit pas pour eux qu'on les gardoit.

Leur père acheva de les confirmer dans cette idée. Ne vous attendez pas, leur dit-il, à goûter aujourd'hui ni un autre jour de ces fruits. Lorsque le Fermier qui vous les apportoit aura lieu d'être content de vous, il n'oubliera pas de vous en envoyer.

ROGER.

Mais mon papa, est-ce ma faute s'il sentoit si mauvais ?

M. DUBLANC.

Que sentoit-il donc ?

ROGER.

Une odeur insupportable de fumier.

M. DUBLANC.

D'où peut-il avoir contracté cette odeur ?

ROGER.

C'est qu'il est tous les jours à en voiturer dans les champs.

M. DUBLANC.

Que devroit-il faire pour s'en garantir ?

ROGER.

Il faudroit.... il faudroit....

M. DUBLANC.

Il faudroit peut-être qu'il ne fumât point ses terres ?

ROGER.

Il n'y a que ce moyen.

M. DUBLANC.

Mais s'il n'engraissoit pas ses champs, comment pourroit-il y recueillir une abondante moisson ? Et s'il n'en faisoit que de mauvaises, comment viendroit-il à bout de me payer le prix de sa ferme ?

Roger vouloit répliquer ; mais son père lui lança un regard où Alexandre et lui lurent aisément son indignation.

Le dimanche suivant, de grand matin, le bon Mathurin étoit à la porte de M. Dublanc. Il lui fit demander s'il ne seroit pas bien aise de venir faire un tour à sa ferme. M. Dublanc, sensible à cette attention, ne voulut pas le mortifier par un refus. Roger et Alexandre prièrent instamment leur père de les mettre de la partie ; et ils promirent de se conduire plus honnêtement. M. Dublanc se rendit à leurs instances. Ils montèrent d'un air joyeux dans la cariole ; et comme le Fermier avoit d'excellens chevaux, et qu'il savoit bien les conduire, ils furent arrivés chez lui avant de s'en douter.

Qui pourroit peindre leur joie lorsque la voiture s'arrêta ! Claudine, femme de Mathurin, se présenta d'un air riant à la portière, l'ouvrit en saluant ses hôtes, prit les enfans dans ses bras

pour les poser à terre, les embrassa, et les conduisit dans la cour. Tous ses propres enfans y étoient en habit de grandes fêtes. Soyez les bienvenus, dirent-ils aux jeunes messieurs, en les saluant avec respect. M. Dublanc auroit bien voulu causer un moment avec eux, et les caresser; mais la Fermière le pressa d'entrer, de peur de laisser refroidir le café.

Il étoit déjà servi sur une table couverte d'un linge éblouissant de blancheur. La cafetière n'étoit ni d'argent, ni de porcelaine; elle étoit, ainsi que les tasses, d'une fayance grossière, mais fort propre. Roger et Alexandre se regardèrent en-dessous; et ils auroient éclaté de rire, s'ils n'avoient craint de fâcher leur père. Claudine avoit cependant remarqué à leur mine sournoise ce qu'ils pensoient. Elle s'excusa, et leur dit qu'ils auroient sans doute été mieux servis chez eux; mais qu'il falloit se contenter de ce qui étoit offert de bon cœur chez de pauvres gens.

Avec le café on servit des galettes d'un goût si exquis, qu'on vit bien que la Fermière avoit mis tout son art à les pétrir et à les cuire.

Après le déjeûner, Mathurin engagea M. Dublanc à donner un coup-d'œil à son verger et à ses terres. M. Dublanc y consentit. Claudine se donna toutes les peines possibles pour rendre cette promenade agréable aux enfans : elle leur montra tous ses troupeaux qui couvroient les prairies, et leur donna à caresser les plus jolis agneaux. Elle les conduisit ensuite à son colombier. Tout y étoit propre et vivant. Il y avoit sur le sol deux jeunes colombes qui venoient de quitter leur nid, mais qui n'osoient pas encore se confier à leurs ailes naissantes. On voyoit des mères qui couvoient leurs œufs dans des paniers, d'autres qui s'occupoient à donner la nourriture aux petits qui venoient d'éclore. Ils allèrent du colombier aux ruches. Claudine eut soin qu'ils n'approchassent pas de trop

près. Elle les mit cependant à portée de pouvoir remarquer le travail des abeilles.

Comme la plupart de ces objets étoient nouveaux pour les enfans, ils en parurent très-satisfaits. Ils alloient même les passer une seconde fois en revue, si Thomas, le plus jeune des fils de Mathurin, ne fût venu les avertir que le dîner les attendoit.

Ils furent servis en vaisselle de terre, et en couverts d'étain et d'acier. Roger et Alexandre étoient encore si pleins du plaisir de leur matinée, qu'ils eurent honte de se livrer à leur humeur railleuse. Ils trouvèrent tout d'un goût exquis. Il est vrai que Claudine s'étoit surpassée pour les bien traiter.

Au dessert, M. Dublanc apperçut deux violons suspendus à la muraille. Qui joue ici de ces instrumens, demanda-t-il ? Mon fils aîné et moi, répondit le fermier ; et, sans en dire davantage, il fit signe à Lubin de décrocher les violons. Ils jouèrent tour-à-

tour des airs champêtres si tendres et si gais, que M. Dublanc leur en exprima sa satisfaction de la manière la plus flatteuse.

Comme ils alloient remettre les instrumens à leur place : Or ça, Roger, et toi Alexandre, leur dit M. Dublanc, c'est à présent votre tour : jouez-nous quelques-uns de vos plus jolis airs. En disant ces mots, il leur mit les violons entre les mains : mais ils ne savoient pas même comment tenir leur archet; et il s'éleva une risée générale à leur confusion.

M. Dublanc pria le Fermier de mettre les chevaux pour le ramener à la ville. Mathurin lui fit les plus vives instances pour l'engager à passer la nuit chez lui : mais enfin il fut obligé de se rendre aux représentations de M. Dublanc.

Eh bien ! Roger, dit M. Dublanc à son fils en s'en retournant, comment te trouves-tu de ton petit voyage ?

ROGER.

Fort bien, mon papa. Ces bonnes gens ont fait de leur mieux pour nous procurer bien du plaisir.

M. DUBLANC.

Je suis enchanté de te voir satisfait. Mais si Mathurin ne s'étoit pas empressé de te faire les honneurs de sa maison, s'il ne t'avoit pas présenté le moindre rafraîchissement, aurois-tu été aussi content que tu le parois?

ROGER.

Non, certes.

M DUBLANC.

Qu'aurois-tu pensé de lui?

ROGER.

Que c'eût été un paysan grossier.

M. DUBLANC.

Roger! Roger! Cet honnête homme est venu chez nous; et loin de lui offrir aucun rafraîchissement, tu t'es moqué de lui. Qui sait donc le mieux vivre de toi ou du Fermier?

ROGER, *en rougissant.*

Mais c'est son devoir de nous bien

accueillir. Il tire du profit de nos terres.

M. DUBLANC.

Qu'appelles-tu du profit ?

ROGER.

C'est qu'il trouve son compte à recueillir les moissons de nos champs, et le foin de nos prairies.

M. DUBLANC.

Tu as raison ; un laboureur a besoin de tout cela. Mais que fait-il du grain ?

ROGER.

Il s'en nourrit lui, sa femme et ses enfans.

M. DUBLANC.

Et du foin ?

ROGER.

Il le donne à manger à ses chevaux.

M. DUBLANC.

Et que fait-il de ses chevaux ?

ROGER.

Il les emploie à labourer les terres.

M. DUBLANC.

Ainsi, tu vois qu'une partie de ce qu'il tire de la terre, y retourne. Mais

crois-tu qu'il consomme tout le reste avec sa famille et ses chevaux ?

ROGER.

Les vaches en prennent aussi leur part.

ALEXANDRE.

Et ses moutons aussi, ses pigeons et ses poules.

M. DUBLANC.

Cela est vrai. Mais ses récoltes entières se consomment-elles dans sa maison ?

ROGER.

Non. Je me souviens de lui avoir entendu dire qu'il en portoit une partie au marché pour en avoir de l'argent.

M. DUBLANC.

Et cet argent, qu'en fait-il ?

ROGER.

J'ai vu la semaine dernière qu'il vous en apportoit son sac de cuir tout plein.

M. DUBLANC.

Tu vois maintenant qui tire le plus grand profit de mes terres, du Fermier ou de moi ? Il est vrai qu'il nourrit ses

chevaux du foin de mes prairies ; mais aussi ses chevaux servent à labourer les champs, qui, sans ces labours, seroient épuisés par les mauvaises herbes. Il nourrit aussi de mon foin ses moutons et ses vaches ; mais le fumier qu'il en retire, est porté dans les guérets, et sert à les rendre fertiles. Sa femme et ses enfans se nourrissent du grain de mes moissons ; mais aussi ils passent tout l'été à sarcler les bleds, ensuite à les scier, puis à les battre ; et ces travaux tournent encore à mon profit. Le superflu de ses récoltes, il le porte au marché pour le vendre ; mais c'est pour m'en donner l'argent qu'il en reçoit. Supposé qu'il en reste quelque partie pour lui, n'est-il pas juste qu'il trouve une récompense de ses travaux? Encore un coup, dis-moi qui de nous deux tire le plus grand profit de mes terres ?

ROGER.

Je vois bien à présent que c'est vous.

M. DUBLANC.

Et sans ce fermier, aurois-je ce profit?

ROGER.

Oh! il y a tant de fermiers dans le monde!

M. DUBLANC.

Tu as raison; mais il n'y en a point de plus honnête que celui-ci. J'avois autrefois affermé cette métairie à un autre. Il épuisoit les terres, abattoit les arbres, et laissoit dépérir les bâtimens. Lorsque le terme des quartiers arrivoit, il n'avoit jamais d'argent à me donner; et quand je voulus m'en plaindre, il me fit voir que dans tout ce qu'il possédoit, il n'avoit pas assez de quoi s'acquitter envers moi.

ROGER.

Ah! le coquin!

M. DUBLANC.

Si celui-ci l'étoit de même, aurois-je un grand profit de mes biens?

ROGER.

Vraiment non.

M. DUBLANC.

M. DUBLANC.

A qui ai-je donc obligation de ce que j'en retire ?

ROGER.

Je vois que vous le devez à cet honnête fermier.

M. DUBLANC.

N'est-il donc pas de notre devoir de bien accueillir un homme qui nous rendde si grands services ?

ROGER.

Ah ! mon papa ! vous me faites bien sentir le tort que j'ai eu.

Pendant quelques minutes, il régna entre eux un profond silence. M. Dublanc reprit ainsi l'entretien.

Roger, pourquoi n'as-tu pas joué du violon ?

ROGER.

Vous savez, mon papa, que je n'ai jamais appris.

M. DUBLANC.

Le fils de Mathurin sait donc quelque chose que tu ne sais pas ?

ROGER.

Cela est vrai ; mais aussi, entend-il comme moi le latin ?

M. DUBLANC.

Et toi, sais-tu labourer ? sais-tu conduire un attelage ? sais-tu comment on sème le froment, l'orge l'avoine, et tous les autres grains ? comment on les cultive ? Saurois-tu seulement tailler un pied de vigne, et gouverner un arbre pour avoir de beaux fruits ?

ROGER.

Je n'ai pas besoin de savoir tout cela; je ne suis pas fermier.

M. DUBLANC.

Mais si tous les habitans de la terre ne savoient autre chose que du latin, comment iroit le monde ?

ROGER.

Fort mal. Où trouverions-nous du pain et des légumes?

M. DUBLAND.

Et le monde pourroit-il se soutenir, quand bien même personne ne sauroit du latin ?

ROGER.

Je pense que oui.

M. DUBLANC.

Souviens-toi donc toute ta vie de ce que tu viens de voir et d'entendre. Ce fermier si grossièrement vêtu, qui t'a fait un salut et un compliment si mal tournés, cet homme-là est plus poli que toi ; sait beaucoup plus de choses, et des choses bien plus utiles. Ainsi, tu vois combien il est injuste de mépriser quelqu'un pour la simplicité de ses habits ou le peu de graces de ses manières.

LE LIT DE MORT.

Deschamps, pauvre maçon de village, venoit de perdre sa femme depuis quelques mois. Les dépenses d'une longue maladie, et l'interruption de ses travaux pendant la saison pluvieuse de l'hiver, l'avoient réduit à la plus profonde misère. Il voyoit autour de lui ses enfans demi-nuds et sans pain ; et sa mère Suzanne, couchée sur la paille, en un coin de la chaumière, étoit dans les foiblesses et les convulsions de la mort.

Accablé de douleur, il venoit de s'asseoir sur une chaise de jonc démembrée, tenant son visage couvert de ses deux mains pour cacher ses larmes.

Sa mère l'appela, et lui dit : Mon fils, n'as-tu rien à mettre sur moi ? je ne puis reprendre de chaleur.

DESCHAMPS.

Attendez, ma mère ; je vais vous couvrir de mes habits.

SUZANNE.

Non, mon fils, je ne le veux point : un peu de paille suffira. Mais as-tu encore un peu de bois pour réchauffer ces pauvres enfans ? Tu ne peux plus maintenant aller dans la forêt, à cause des soins que tu me donnes. Ma vie est bien longue, puisque je ne la traîne que pour t'être à charge.

DESCHAMPS.

Ma mère, ne dites pas cela, je vous en prie. Si je pouvois, de mon sang, vous donner tout ce qu'il vous faut ! Vous souffrez de la faim et du froid, et je ne puis vous secourir.

SUZANNE.

Ne te chagrine pas, mon fils : mes douleurs, graces au ciel, ne sont pas bien vives ; elles vont bientôt finir, et ma bénédiction sera la récompense de ce que tu fais pour moi.

DESCHAMPS.

Oh ma mère ! vous avez bien trouvé dans mon enfance de quoi fournir à mes nécessités ; et moi, il faut que,

dans votre vieillesse, je vous voie pâtir de ma misère ! Cela me déchire le cœur.

SUZANNE.

Je sais que ce n'est pas ta faute ; et puis, Deschamps, lorsqu'on est près de sa fin, on a bien peu de besoins sur la terre : notre père, qui est dans le ciel, y pourvoit. Je te remercie, mon fils ; ton amour me fortifie à ma dernière heure.

DESCHAMPS.

Eh quoi ! ma mère, n'avez-vous donc pas l'espérance de vous rétablir ?

SUZANNE.

Non, je le sens ; je n'en reviendrai jamais.

DESCHAMPS.

Oh ! que me dites-vous ?

SUZANNE.

Ne t'afflige pas ; je vais dans une meilleure vie.

DESCHAMPS, *avec des sanglots.*

Hélas ! mon Dieu.

SUZANNE.

Ne t'afflige pas, te dis-je, mon cher fils ; tu étois la joie de mes jeunes années, et maintenant tu fais la consolation de mes derniers jours. Bientôt, j'en rends graces à Dieu, bientôt tes mains fermeront mes paupières. Alors je monterai vers mon créateur ; je lui dirai tout ce que tu as fait pour moi, et il t'en voudra du bien éternellement. Pense souvent à moi, mon cher fils ; je penserai à toi de là-haut.

DESCHAMPS.

Oh ! toujours, toujours !

SUZANNE.

Il n'y a qu'une chose qui me tourmente.

DESCHAMPS.

Et qu'est-ce donc, ma mère ?

SUZANNE.

Je vais te le dire, Deschamps ; il faut que je te le dise. Je le porte comme une pierre sur mon cœur.

DESCHAMPS.

Soulagez-vous, parlez.

SUZANNE.

Je vis hier Alexis qui se cachoit derrière mon lit, et qui tiroit de sa poche des pommes pour les manger : il en donna à ses frères et à ses sœurs, qui les mangèrent aussi en cachette. Deschamps, ces pommes n'étoient pas à nous ; autrement Alexis les eût jetées sur la table, et il auroit appelé tout haut les autres pour les partager. Il m'en auroit aussi apporté une, à moi. Je me souviens encore comme il venoit se jeter dans mes bras quand on lui avoit donné quelque chose, en me disant de si bon cœur : Tiens, manges-en, grand'mère. O mon fils ! si cet enfant devoit être un voleur. Cette pensée m'accable depuis hier. Où est-il? Amène-le moi ; je veux lui parler.

DESCHAMPS.

Malheureux que je suis ! (*Il court chercher Alexis, et le porte sur le lit de Suzanne. Suzanne se soulève avec beaucoup de peine, se tourne du côté de l'enfant, prend ses deux mains dans*

les siennes, les presse sur son cœur, et appuie sa tête foible et défaillante sur l'épaule de son petit-fils.)

ALEXIS.

Grand'mère, que veux-tu? Tu ne m'appelles pas pour mourir?

SUZANNE.

Mon cher Alexis, je mourrai certainement bientôt.

ALEXIS.

Non, pas encore, grand'mère. Ne meurs pas que je ne sois grand. (*Suzanne retombe sur son lit. Deschamps et Alexis se regardent fondant en larmes, et prennent chacun une main de Suzanne.*)

SUZANNE. *se ranimant un peu.*

Je me sens mieux à présent que je suis étendue.

ALEXIS.

Tu ne mourras donc plus?

SUZANNE.

Console-toi, mon petit ami. Je n'ai pas de peine à mourir. C'est pour aller

vers un tendre père qui m'attend là-haut dans le ciel. Près de lui, je serai mieux que dans ce monde. Bientôt, bientôt, Alexis, j'irai vers lui.

ALEXIS.

Eh bien! prends-moi donc avec toi, grand'mère, pour y aller.

SUZANNE.

Non, mon cher Alexis, tu ne viendras point avec moi. S'il plaît à Dieu, tu vivras encore long-temps : tu deviendras un honnête homme ; et lorsqu'un jour ton père sera tremblant de vieillesse, tu seras sa consolotion et son secours. N'est-ce pas, Alexis, tu veux lui être toujours bien obéissant ? tu chercheras à faire ce qui lui donnera du plaisir ? Regarde, il fait aussi pour moi tout ce qui est en son pouvoir. Me le promets-tu ?

ALEXIS.

Oui sûrement, grand'mère, je le ferai.

SUZANNE.

Prends-y garde.. Le Dieu du ciel et

de la terre, vers qui j'irai bientôt, voit tout ce que nous faisons. Ne le crois-tu pas ?

ALEXIS.

Oui, je le crois; tu me l'as appris.

SUZANNE.

Comment donc croyois-tu hier te cacher de lui ; en venant derrière mon lit manger des pommes que tu avois dérobées ?

ALEXIS.

Je ne le ferai plus, je ne le ferai plus de ma vie. Pardonne-moi, grand'mère; pardonne-moi, mon Dieu.

SUZANNE.

Il est donc vrai que tu avois volé ces pommes ?

ALEXIS, *en sanglottant.*

Ou-ou-oui.

SUZANNE.

Et à qui les avois-tu prises ?

ALEXIS.

Au-au-au voisin Lé-Lé-o-nard.

SUZANNE.

Il faut que tu ailles chez lui, Alexis, et que tu le supplie de te pardonner.

ALEXIS.

Oh ! je t'en prie, grand'mère, que je n'y aille pas. Je n'oserai jamais.

SUZANNE.

Il le faut, mon petit ami, pour que cela ne t'arrive plus une autre fois. Au nom du ciel, mon cher enfant, ne prends jamais rien de ta vie, même quand tu y serois poussé par le besoin. Dieu n'abandonne aucun de ceux qu'il a fait naître. Confie-toi à ses secours ; offre-lui tes peines, et il te soulagera.

ALEXIS.

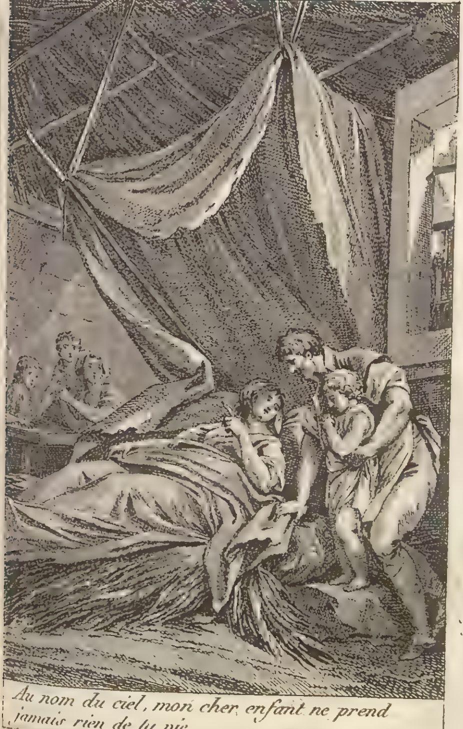
Oh ! sûrement, sûrement, grand'mère, je ne volerai plus rien, je te le promets. J'aimerois mieux mourir de faim que de voler.

SUZANNE.

Que le Seigneur t'entende et te bénisse ! J'espère de sa bonté qu'il te préservera toujours de mal faire. (*Elle le presse contre son cœur, et laisse tomber*

sur





Au nom du ciel, mon cher enfant ne prend jamais rien de ta vie ....

Monnet inv. del. Mlle Demonchy sculp.

sur lui quelques larmes.) Il faut, mon petit ami, que tu ailles tout de suite chez Léonard, le prier de te pardonner. Tu lui diras que moi aussi je lui demande pardon pour toi. Deschamps, vas-y avec Alexis. Dis-lui combien je suis fâchée de ne pouvoir lui rendre ce qu'on lui a pris; que je prierai Dieu pour lui et pour sa famille, afin qu'il les fasse prospérer dans leurs affaires. Hélas! ils ne sont guère plus à leur aise que nous; et si la pauvre Géneviève ne passoit les jours et les nuits à travailler, ils ne pourroient vivre avec un si grand nombre d'enfans. Mon fils, tu leur donneras un ou deux jours de ton travail pour les dédommager.

DESCHAMPS.

De tout mon cœur, ma mère; soyez en paix là-dessus.

Comme il disoit ces mots, le bailli frappoit du revers de la main contre la fenêtre.

Suzanne le reconnut à cette manière de s'annoncer, et à sa toux. Mon Dieu!

s'écria-t-elle, c'est le bailli. Sûrement le pain et le beurre dont tu as fait ma dernière soupe ne sont pas payés.

DESCHAMPS.

Il n'y perdra rien, ma mère; tranquillisez-vous. Je lui donnerai tant qu'il voudra de mes journées à la moisson.

SUZANNE.

Oui, pourvu qu'il veuille attendre.

Deschamps alla parler au bailli. Suzanne poussa un profond soupir, et se dit à elle-même : Depuis notre malheureux procès, je ne puis le voir ou l'entendre, que tout mon cœur ne se soulève contre lui, pour nous avoir dépouillés. Et il faut encore, à mon agonie, qu'il vienne tousser à notre fenêtre. Mais, peut-être, c'est la main de Dieu même qui l'a conduit si près de moi, pour que je décharge mon cœur de tout ce que j'ai contre lui, et que je prie pour son ame. Eh bien ! mon Dieu, je m'y résigne. Je ne lui veux plus aucun mal. Pardonne-lui comme je lui pardonne. (*Elle entend le bailli qui élève*

la voix.) Bonté divine ! il se met en colère ! O mon pauvre Deschamps ! c'est par amour pour moi que tu t'es empêtré dans ses mains. (*Elle tombe en foiblesse.*) (*Alexis saute du lit, et court à Deschamps.*) Mon père ! mon père ! viens donc. Grand'mère qui se meurt.

DESCHAMPS.

O mon Dieu !......... Permettez, M. le bailli ; il faut que j'aille à son secours.

LE BAILLI, *en s'éloignant.*

Oui, certes, cela est bien nécessaire. Le grand malheur, quand la vieille Sibylle viendroit à crever.

Deschamps, par bonheur, n'entendit point ces cruelles paroles. Il étoit déjà près du lit de Suzanne, qui commençoit à revenir à elle, et qui, entr'ouvrant à peine les yeux, lui dit :

Il étoit en colère, mon fils ? Sans doute qu'il ne veut pas t'accorder du temps pour ce que tu lui dois ?

DESCHAMPS.

Non, ma mère ; ce n'est pas ce que

vous pensez : c'est quelque chose d'heureux. (*Suzanne le regarde un moment en silence ; et recueillant ses forces, lui dit avec émotion*) : Me dis-tu vrai, mon fils ? ou ne veux-tu que me consoler ? Que peut-il nous arriver d'heureux de sa part ?

DESCHAMPS.

Monseigneur veut faire rebâtir une aîle de son château, et il entend que j'y travaille. J'aurai trente sols par jour.

SUZANNE, *avec joie*.

Est-il possible ?

DESCHAMPS.

Oui sûrement, et il y a du travail pour plus de quinze mois. Je commencerai lundi.

SUZANNE.

Eh bien ! je mourrai contente, puisque je te vois du pain pour tes enfans: la mort n'a plus rien de douloureux pour moi. Tu es plein de bonté, ô mon Dieu ! conserve la jusqu'au dernier des miens. Crois-tu maintenant, mon fils, ce que je t'ai appris dès ta jeunesse,

que plus le malheur vient à nous d'un côté, plus la grace du ciel s'en rapproche de l'autre ?

DESCHAMPS.

Oui, ma mère ; je le croirai toujours. Mais vous voilà mieux. Souffrez que je vous quitte pour un moment. Je vais chercher un peu de paille pour vous couvrir.

SUZANNE.

Non, je me sens un peu réchauffée. Cours plutôt chez Léonard avec Alexis : c'est ce qui presse le plus pour mon repos. Va, mon fils, je te le demande en grace.

Deschamps prit Alexis par la main ; et en tirant la porte, il fit signe à Mariette de venir lui parler.

Aie bien soin de ta grand'mère, lui dit-il. S'il lui prenoit quelque foiblesse, envoie-moi tout de suite chercher par Babet ; je serai chez le charpentier.

Léonard étoit à son travail. Geneviève, sa femme, se trouvoit alors toute seule à la maison. Elle apperçut, du

premier coup-d'œil, que le père et l'enfant avoient les larmes aux yeux.

Qu'avez-vous, mon voisin, dit-elle à Deschamps? Pourquoi pleurez-vous? pourquoi pleures-tu, Alexis?

DESCHAMPS.

Ah! Geneviève, je suis bien malheureux. Cet enfant, qui mouroit de faim, prit hier de vos pommes, apparemment dans votre grange. Ma mère s'en est apperçue.... Geneviève, elle est sur son lit de mort, et elle vous prie de nous pardonner. Je ne puis vous en rendre aujourd'hui la valeur; mais je vous la donnerai sur mes premières journées.

GENEVIÈVE.

C'est une bagatelle, voisin; n'en parlons pas davantage. Et toi, mon, petit ami, promets-moi que tu ne prendras jamais rien à personne. (*Elle l'embrasse.*) Tu es né de si braves gens!

ALEXIS.

Oh! je te le promets. Pardonne-moi, Geneviève; je ne prendrai plus rien.

GENEVIEVE.

Oui, mon enfant, que cela ne t'arrive plus. Tu ne peux encore savoir combien c'est un grand crime. Lorsque tu auras faim, viens me trouver; et tant que j'aurai un morceau, je le partagerai avec toi.

DESCHAMPS.

Dieu merci, voisine, j'espère qu'il ne manquera plus de pain. J'aurai du travail pour quelques mois au château.

GENEVIEVE.

Je viens de l'entendre dire des gens de monseigneur, et j'en ai eu bien de la joie.

DESCHAMPS.

Je n'en suis pas tant réjoui pour moi que pour ma pauvre mère : elle aura du moins cette consolation avant de mourir. Dites bien à Léonard que je travaillerai de bon courage pour lui revaloir ce qui lui a été pris.

GENEVIEVE.

Cela n'en vaut pas la peine : mon mari, j'en suis sûre, n'y a point de re-

gret. Nous voilà aussi hors d'affaire : il doit être employé pour la charpente du bâtiment. Mais puisque la pauvre Suzanne est si mal, je veux aller lui donner mes secours.

Elle courut prendre dans un panier des quartiers de pommes et de poires séchées au soleil : elle en remplit la poche d'Alexis, le prit par la main, et sortit en silence avec Deschamps.

Ils arrivèrent bientôt auprès de la malade. Geneviève lui tendit les bras, en détournant à demi son visage pour cacher ses larmes. Suzanne les apperçut, et lui dit :

Tu pleures, Geneviève?

SUSANNE.

Oui, je suis affligée de te voir souffrir.

GENEVIEVE.

Ah! c'est à nous de pleurer. Pardonne-nous, je te prie. C'est la première fois que cela arrive dans notre maison.

GENEVIÈVE.

Que veux-tu? cette faute est peut-être excusable dans un enfant.

SUZANNE.

Mais s'il en prenoit l'habitude quand il sera plus âgé !

GENEVIÈVE.

Non, j'en réponds pour lui ; il sera un honnête garçon. Brave Suzanne, tu mérites bien de recevoir cette récompense du ciel, pour ta droiture et pour le soin que tu prends d'élever ta famille dans l'honneur. As-tu besoin de quelque chose ? ne crains pas de le dire. Tout ce que nous possédons est à ton service.

ALEXIS.

Oh ! oui, grand'mère, vois ce qu'elle m'a donné. Manges-en un peu. Tiens.

SUZANNE.

Non, mon ami, je ne saurois. Je sens mes forces qui s'affoiblissent. Ma vue commence à s'éteindre. Approche-toi, mon fils. Voici le moment de te faire mes derniers adieux.

Deschamps saisi, à ces mots, d'un tremblement subit dans tout son corps, se découvre la tête, tombe à genoux

devant le lit de sa mère, saisit ses mains, lève les yeux au ciel, et ne peut prononcer une parole, étouffé par ses larmes et ses sanglots.

Prends courage, mon fils, lui dit Suzanne; je vais t'attendre dans une vie plus heureuse. Nous nous retrouverons pour ne jamais nous quitter.

Deschamps un peu revenu à lui-même, baissa la tête en disant : Bénis-moi donc, ma mère; je ne demande qu'à te suivre, quand mes enfans n'auront plus besoin de moi.

Suzanne rouvrit ses yeux mourans, et prononça ces paroles :

Exauce ma prière, Père céleste; et accorde ta grace à mon cher enfant, le seul que tu m'as donné, et que j'aime de toute mon ame. Deschamps, que le Seigneur soit toujours avec toi, et qu'il confirme dans le ciel la bénédiction que je te donne, pour avoir si bien rempli tes devoirs envers tes parens.

Econte-moi maintenant, mon fils, et observe ce que je vais te dire. Elève

tes enfans dans l'honneur, et accoutume-les à une vie laborieuse; afin que s'ils sont pauvres, ils ne perdent jamais courage, et ne se laissent pas aller au déréglement. Instruits-les à mettre toute leur confiance en Dieu, et à demeurer tendrement unis, pour trouver des consolations et des ressources dans les maux de la vie. Pardonne au bailli son injustice. Quand je serai morte et enterrée, va le trouver de ma part, et lui dis que je n'emporte point de rancune contre lui; que je prie Dieu, au contraire, en sa faveur, pour qu'il lui donne la grace de se reconnoître avant de sortir de ce monde. (*Elle s'interrompt un moment pour reprendre haleine, et dit ensuite*) : Mon fils, apporte-moi mon Imitation, et ce billet qui est au fond du coffre dans une bourse de cuir.

Bon! (*Elle les prend, et les serre dans ses mains.*) Voilà tout ce que je possède de plus précieux sur la terre... A présent, fais-moi venir tes enfans.

Deschamps alla les prendre autour de la table où ils étoient assis et pleuroient. Il les fit mettre à genoux auprès du lit de leur grand'mère. Suzanne se souleva un peu pour les regarder, et leur dit :

Mes chers enfans, il m'est bien douloureux de vous laisser ainsi pauvres et sans mère ! Pensez à moi, mes bien-aimés. Je ne puis vous donner en héritage que ce livre ; mais il a fait ma consolation, et il fera la vôtre. Quand vous saurez lire, lisez-en un peu tous les soirs devant votre père ; vous y apprendrez à être religieux, honnêtes et équitables.

Deschamps, ce billet est un certificat de bonne conduite que j'apportai à ton père en l'épousant. Tu le feras passer tour-à-tour à chacune de tes filles, jusqu'à ce qu'elles se marient.

Pour toi, mon fils, je n'ai rien à te donner en souvenir ; mais tu n'en as pas besoin. Tu ne m'oublieras pas, j'en suis sûre.

Geneviève,

Geneviève, oserai-je te demander encore une grace, après avoir eu pardonné la faute d'Alexis ? Quand je ne serai plus, donne quelques soins à ces pauvres enfans..... Ils sont si délaissés... Je te recommande sur-tout ma pauvre petite Louison.... C'est la dernière.... Où est-elle ?... Mes yeux se ferment... je ne la vois plus... (*Elle soulève languissamment son bras.*) Conduisez ma main..... que je la touche.... O mes enfans !... (*Elle meurt.*)

Après un moment de silence, Deschamps la croyant assoupie, dit aux enfans : Relevez-vous, et ne faites pas de bruit : elle dort. Si elle pouvoit se rétablir ! Mais Geneviève vit bien qu'elle étoit morte, et le lui fit comprendre. Quelle fut alors sa désolation et celle de toute la petite famille ! Comme ils pleuroient ! comme ils joignoient leurs mains, en les frappant l'une contre l'autre !

Geneviève les consola de son mieux ; et elle répéta à Deschamps le dernier

vœu de Susanne, que sa profonde tristesse l'avoit empêché d'entendre.

Elle commença dès ce jour même à le remplir. Les petits orphelins, élevés parmi ses enfans, profitèrent des mêmes instructions, et devinrent bientôt, comme eux, l'exemple du village. Alexis, sur-tout, continuellement frappé du souvenir de sa première faute, se distingua toute sa vie par la plus rigide probité.

PASCAL.

Monsieur Dufresne avoit coutume de payer tous les dimanches une petite pension à ses enfans, pour qu'ils eussent le moyen de se procurer les plaisirs innocens de leur âge pendant le cours de la semaine. Aussi confiant que généreux, il n'exigeoit point qu'ils lui rendissent compte de l'emploi qu'ils faisoient de ses largesses : il les croyoit assez bien nés pour suivre les conseils qu'il leur avoit donnés quelquefois à ce sujet. Hélas! quelles suites affreuses produisit cette aveugle crédulité !

A peine les enfans avoient-ils reçu leur paie ordinaire, qu'ils couroient aussi-tôt en acheter des pâtisseries et des confitures. Leur bourse recevoit dès ce jour même une atteinte si profonde, qu'il n'en falloit qu'une bien légère pour achever de l'épuiser le lendemain ; ensorte qu'il ne leur restoit plus rien

pour se régaler les jours suivans. Cependant leur bouche affriandée n'en demandoit pas moins à se repaître. Le marchand consentit d'abord à leur donner à crédit; mais comme leur pension ne pouvoit jamais suffire à les acquitter, leurs dettes grossissoient tous les jours: il résolut enfin d'en présenter le mémoire à leur père. M. Dufresne lui fit de sévères reproches de son imprudence, et défendit à tous les marchands des environs de donner rien à ses enfans qu'ils ne fussent en état de payer sur l'heure. Cette précaution, qui lui sembloit assez sûre pour les forcer à vaincre leur gourmandise, ne fit que l'irriter davantage; et ils ne songèrent plus qu'aux moyens de satisfaire ce goût désordonné.

Pascal, l'aîné de la famille, et le plus audacieux, couchoit tout près de son père. Après avoir remarqué le temps où il étoit plongé dans le plus profond sommeil, il se leva sans bruit, fouilla dans sa bourse, et y prit un écu. En-



Quel fut l'effroi de M.r Dufrêne, de se voir voler par son propre fils....

C. Monnet inv. del. Mme Demonchy sculp.



hardi par ce funeste succès, il renouvela plusieur fois ses larcins. Mais il n'est point de crime si secret, que tôt ou tard il ne se découvre.

M. Dufresne avoit un procès à la veille d'être décidé. Comme il s'en étoit occupé toute la journée, les mêmes pensées l'agitoient encore, et il les creusoit dans le silence de la nuit. Pascal le jugeant endormi, crut que c'étoit le moment d'exécuter son indigne entreprise. Malheureusement pour lui, la lune jetoit alors assez de rayons dans la chambre, pour qu'une foible lumière se répandit à travers l'épaisseur des rideaux. Quel fut l'effroi de M. Dufresne de se voir voler par son propre fils! Il dévora son ressentiment pendant le reste de la nuit. Mais avant que Pascal sortît de sa chambre, il s'habilla, et après divers propos indifférens : Qu'est-ce que tu acheteras aujourd'hui, lui dit-il, pour ton déjeûner? Rien, mon papa, répondit le détestable menteur. J'ai donné aux pauvres ma pension de

la semaine : il faudra bien me contenter de pain sec.

M. Dufresne ne put commander plus long-temps son indignation. Il saisit Pascal, le dépouilla, et trouva dans ses poches deux écus de six francs qu'il venoit de lui dérober. Autant qu'il avoit témoigné jusqu'alors de tendresse et d'indulgence, autant il fit éclater de courroux et de rigueur. De vives réprimandes ne furent que l'annonce d'un traitement plus sévère ; et le malheureux fut obligé de passer quelques jours au lit, pour se rétablir des suites de cette correction.

Combien il est difficile d'extirper un vice qu'on a laissé trop long-temps s'enraciner dans son cœur ! Pascal ne fut point réformé par cette aventure. La clef de la cassette de son père étant tombée, par hasard, entre ses mains, il en tira l'empreinte sur de la cire molle ; et, sous un prétexte spécieux, il en fit forger une pareille par le serrurier. Il avoit maintenant une occa-

sion commode de piller à discrétion le trésor de la famille. Comme son père avoit beaucoup d'argent, et qu'il étoit assez rusé, lui, pour n'en jamais prendre trop à la fois, ses rapines restèrent long-temps inconnues. Il parvint ainsi jusqu'à sa quinzième année, composant si bien sa conduite, que ses parens croyoient n'avoir plus aucun reproche à lui faire, lorsqu'une circonstance imprévue dévoila tout-à-coup son indigne hypocrisie.

Son père, dans le paiement d'un billet, avoit reçu, par mégarde, une pièce de monnoie étrangère. Il la laissa pour le moment avec les autres, avec le projet de l'en retirer le jour d'après. Cette pièce tomba le jour même entre les mains de Pascal, dans une saignée qu'il fit à la cassette. M. Dufresne, qui l'avoit si bien remarquée la vieille, ne la trouvant plus le lendemain, les anciennes inclinations de son fils revinrent dans sa mémoire; et Pascal devint l'objet de ses premiers soupçons. Il

monta soudain dans sa chambre, visita sa bourse; et, avec un morne désespoir, il y trouva la pièce qui lui manquoit.

Pascal étoit alors trop grand, pour que son père crût devoir le châtier comme la première fois. Il se contenta de lui reprocher vivement son indignité, en le menaçant de lui retirer sa tendresse. Il consulta ses amis sur la manière dont il devoit traiter ce jeune scélérat. Les plus sages lui conseillèrent de le faire enfermer pour quelques mois dans une maison de force, afin de lui donner le temps de se repentir de son crime, et de s'accoutumer à une vie frugale. Cependant la crainte de le déshonorer, et les combats de l'amour paternel, qui n'étoit pas encore entièrement éteint dans son cœur, ne lui laissèrent pas la force de profiter de cet avis salutaire. Il aima mieux employer une voie plus douce. Il envoya son fils continuer ses exercices dans une ville éloignée, sous la tutelle d'un ami vigi-

sant, auquel il prescrivit de ne lui donner d'argent que ce qui lui seroit d'une indispensable nécessité.

Précaution, hélas ! trop tardive. Pascal étoit absolument corrompu. Il avoit chez son tuteur une nourriture abondante, qui, sans être recherchée, étoit préparée avec assez de soin pour devoir contenter son goût. Mais il falloit à sa sensualité des morceaux plus fins et plus délicats. Il fit un marché secret avec un traiteur qui connoissoit la richesse de son père, pour lui fournir ce qu'il y avoit de plus friand dans les marchés : un marchand de vin s'engagea également à lui procurer les liqueurs les plus exquises ; il ne se trouva pas encore satisfait. Il voulut prendre part aux débauches que les jeunes gens de la ville alloient faire dans les auberges des villages voisins ; et comme son tuteur refusoit de contribuer à ces dissipations, il s'adonna au jeu, et apprit à pratiquer toute espèce de friponneries pour escroquer de l'argent.

Le ciel paroissoit s'intéresser visiblement au changement de sa conduite, en ne permettant pas qu'aucune de ses basses manœuvres demeurât impunie. Trois des plus robustes joueurs qui s'apperçurent une fois de ses tours, tombèrent sur lui, et le chargèrent de tant de coups, qu'il fut près d'en mourir sur la place.

On le transporta tout ensanglanté dans sa chambre. Son tuteur accourut et lui prodigua les soins et les secours. Il attendit qu'il fût presque entièrement rétabli pour lui représenter, avec les expressions les plus touchantes, les malheurs dans lesquels il couroit se précipiter. Infortuné jeune homme, lui dit-il, qui vous porte à des excès si honteux ? Vous déshonorez un nom que la probité de vos aïeux a rendu respectable. Vous ravissez à vos parens les douces espérances qu'ils formoient en cultivant votre éducation. Lorsque vos jeunes concitoyens, qui consacrent à l'étude le temps que vous perdez dans

des scènes scandaleuses, seront recherchés dans votre patrie, et portés aux fonctions les plus distinguées; vous, comme un homme abject et dangereux, vous vous verrez méprisé par la plus vile populace, et banni de toutes les sociétés de gens d'honneur.

Ces discours firent d'abord sur lui quelque légère impression. Il suspendit tout commerce avec les complices de ses égaremens; il se contenta de sa nourriture ordinaire, et l'étude sembloit prendre des charmes pour son esprit. Mais ces belles résolutions ne tardèrent pas long-temps à s'évanouir. Il se rengagea peu à peu dans son train de vie ordinaire. Il vendit en secret les livres qu'on lui avoit donnés. Sa montre, son linge et ses habits eurent successivement le même sort; et il se dépouilla si bien lui-même, qu'il fut réduit à ne plus sortir de la maison.

Alors tous ses créanciers se réveillèrent à la fois; et sur le refus de son tuteur de satisfaire à leur avidité, ils

écrivirent à son père, en le menaçant de le faire arrêter, s'ils n'en recevoient une réponse plus agréable. Qu'on se représente l'état du malheureux Pascal. Accablé des reproches de ses créanciers et de l'indignation de son tuteur, des mépris des domestiques et de ses propres remords, il ne lui restoit plus à attendre que la malédiction de ses parens. Il sentit qu'il avoit trop négligé de s'instruire pour trouver des ressources dans son travail. Quelquefois il lui venoit l'idée d'aller mendier sa subsistance; mais son cœur orgueilleux ne pouvoit s'y résoudre. Il passa un jour entier dans sa chambre, au milieu des plus violentes agitations du désespoir, tordant ses bras, s'arrachant les cheveux, et maudissant ses vices; mais toujours emporté par sa dépravation, il sortit le soir même pour aller boire dans une taverne le peu d'argent qui lui restoit encore.

Il s'y trouvoit en ce moment deux hommes qui venoient de lever des re-

crues pour les Colonies. Ils remarquèrent sur ses traits le trouble dont son ame étoit agitée. Ils se firent un signe du coin de l'œil, et tournèrent leur conversation sur l'Amérique. Ils parlèrent de la beauté du pays, de la paie énorme que les troupes y recevoient. Ils peignirent les avantages qu'un jeune homme de famille y rencontroit en foule pour faire promptement une grande fortune. Ils nommèrent plusieurs de leurs amis qui, de simples soldats, étoient devenus officiers, et avoient épousé de riches veuves.

Pascal écoutoit ces discours avec une extrême avidité. Il se mêla bientôt à l'entretien; et demanda s'il ne pourroit point trouver de service parmi ces troupes. Je puis vous eu procurer, lui dit un des recruteurs, quoique nous ayons déjà plus de sujets qu'il ne nous en faut : mais vous paroissez mériter des préférences; et il lui offrit quatre louis d'or pour son engagement.

Après quelques combats intérieurs,

Pascal les reçut. Il passa le reste de la nuit à boire; et dès le lendemain il fut envoyé dans une forteresse pour y apprendre l'exercice. Il se trouva dans une société composée de paysans grossiers, d'apprentifs fugitifs, de mendians enlevés sur les grandes routes, et de voleurs sauvés du gibet. On lui donna pour maître un caporal dur et rébarbatif qui, l'accablant d'injures et de coups de canne, lui fit éprouver toutes sortes de hontes et de douleurs.

Son malheur alloit encore s'accroissant chaque jour. L'argent qu'il avoit reçu en échange de sa liberté, étoit déjà consumé dans la débauche. Du pain de munition et une soupe dégoûtante, étoient tout ce qu'il avoit pour se soutenir. Lucas, jadis gardeur de pourceaux, qui se trouvoit alors son camarade, étoit bien moins à plaindre. Accoutumé dès l'enfance à vivre de pain de seigle et de fromage, il se croyoit nourri comme un prince, lorsqu'il pouvoit manger quelquefois un peu

de viande à demi-cuite ; et il goûtoit d'une vieille poule avec autant de plaisir, que Pascal auroit goûté d'un faisan. Mais, pour celui-ci, quelle devoit être sa peine, lorsqu'avec une moitié de hareng saur, ou un tronc de chou baigné de graisse fétide, il pensoit aux morceaux friands qu'il avoit autrefois si recherchés !

Quelques jours après, l'ordre de partir arriva. Pascal reçut cette nouvelle avec plus de satisfaction qu'on ne l'auroit attendu. Si tu parviens une fois en Amérique, se disoit-il, tu es jeune et bien tourné, tu feras ta fortune comme tant d'autres Européens.

Au milieu de ces brillantes perspectives, il monta sur le vaisseau qui devoit le transporter avec sa troupe. Deux ou trois verres d'eau-de-vie qu'il but avant de s'embarquer, échauffèrent sa tête, et lui firent oublier ses parens. Il s'éloigna du rivage avec des cris de joie insensés. Mais cette joie ne fut pas d'une plus longue durée que l'ivresse

qui l'avoit produite. Tous ceux qui n'avoient pas encore navigué, éprouvèrent des maux de cœur violens. Pascal, dont l'estomac étoit déjà affoibli par ses intempérances, en souffrit plus que personne. Il passa plusieurs jours dans des défaillances continuelles. Il ne pouvoit supporter aucune nourriture; la seule vue des alimens révoltoit ses entrailles. Des fèves moisies, du bœuf salé, du biscuit raccorni, voilà toutes les friandises qu'il avoit maintenant à savourer. On avoit d'abord donné aux soldats une pinte de bière par jour pour les soutenir : mais on les en sevra peu à peu; et il fallut se contenter d'une petite mesure d'eau, qu'on étoit encore obligé de faire filtrer, pour en tirer les vers dont elle étoit remplie.

Après deux mois de vives souffrances, auxquelles se joignoient chaque jour les terreurs et les accidens d'une traversée orageuse, il aborda, épuisé de fatigues, de maux et de chagrins. Son cœur aigri par les horreurs de sa si-

tuation, avoit laissé corrompre tous ses penchans; et déjà son esprit ne s'ouvroit plus qu'à des idées de forfaits. La négligence de ses devoirs, et les bassesses qu'il commit dans le régiment, l'en firent chasser avec ignominie. On crut devoir le renvoyer à sa famille, lié et garotté au fond de la cale d'un vaisseau avec d'autres scélérats.

Qu'étoient devenus, dans cet intervalle, ses infortunés parens? Hélas! ils vivoient encore, s'il faut nommer du doux nom de la vie, des jours consumés dans les angoisses et le désespoir. La honte des crimes de leur fils, dont toute leur ville natale étoit instruite, les avoit forcés de l'abandonner, pour chercher un asyle obscur. Ils traînoient leur déplorable existence dans une retraite écartée sur le bord de la mer.

Ils y étoient à peine établis, lorsque le vaisseau qui portoit Pascal, vint aborder entre les rochers, non loin de cette plage. Les criminels qu'on y tenoit renfermés, avoient brisé leurs chaî-

nes ; et après avoir massacré l'équipage, ils s'étoient rendus maîtres du bâtiment. Ils en sortirent la nuit pour aller piller les maisons répandues sur la côte. M. Dufresne, cette nuit même, veilloit auprès du lit de sa femme, que la douleur avoit réduite, après de longues souffrances, à une cruelle agonie. Dans les transports d'un violent délire, elle répétoit le nom de son fils, et l'appeloit pour l'embrasser, et lui pardonner avant de mourir. Tout-à-coup la porte est enfoncée, et dix scélérats se précipitent dans la chambre. Pascal étoit à leur tête, une hache à la main. M. Dufresne s'avance avec un flambeau ; mais avant que son fils ait pu le reconnoître... O nature, nature! ...... Je ne puis achever.

Enfans, si, après avoir lu cette horrible aventure, vous osiez vous familiariser avec la première idée du vice, tremblez de devenir, par degrés, criminels; et de finir, comme Pascal, par un parricide!

JACINTHE.

Jacinthe, jardinier de Livry, étoit regardé comme le plus habile de tout le canton. Ses fruits surpassoient en grosseur ceux de tous ses voisins, et on leur trouvoit un goût plus exquis. Tous les grands seigneurs, dans leurs festins d'apparat, se faisoient honneur de ses pêches à leur dessert. Il n'avoit pas besoin d'envoyer ses melons à la halle; on venoit les mettre à l'enchère sur ses couches : souvent même à prix d'or on ne pouvoit s'en procurer.

L'espèce de gloire qu'il trouvoit dans son travail, et le gain qu'il en retiroit, l'attachoient assidument à ses cultures. Riche et laborieux comme il étoit, il ne lui fut pas difficile de trouver un bon parti. Il épousa Colette, jeune fille des environs, dont la sagesse égaloit la beauté.

La première année de leur mariage

fut très-heureuse. Colette secondoit son mari dans ses travaux ; et jamais les fruits de leur jardin n'avoient si bien prospéré.

Malheureusement pour Jacinthe, à côté de sa maison demeuroit un autre jardinier, nommé Grégoire, qui, dès la pointe du jour, alloit s'établir dans un cabaret, pour n'en sortir que la nuit. L'humeur joviale de Grégoire avoit séduit Jacinthe, qui ne tarda pas long-temps à prendre ses goûts. Au commencement, il n'alloit le trouver au cabaret que pour lui parler de jardinage ; bientôt, dans son jardin même, il ne lui parloit que du vin.

Colette gémissoit de ce changement dans la conduite de son mari. Comme elle n'avoit pas encore acquis assez d'expérience pour gouverner elle-même ses espaliers, elle étoit souvent obligée d'aller le chercher au milieu de ses verres et de ses bouteilles, pour le ramener à son travail. Hélas! il auroit bien mieux valu qu'il ne s'en fût pas du tout oc-

cupé ! il ne tailloit plus ses arbres que la tête prise de vin. Sa serpette jouoit au hasard dans les branchages. Les branches à fruit étoient coupées indistinctement comme les branches gourmandes ; et ces beaux pêchers, où l'année précédente, il n'y avoit pas un seul jet oisif, ne firent plus, selon la jolie expression d'une jeune demoiselle très-aimable, qu'étendre lâchement leurs bras, comme de grands paresseux.

Plus Jacinthe voyoit languir son jardin, plus il sentoit se fortifier en lui le goût de la crapule. Ses fruits et ses légumes avoient perdu toute leur renommée ; et ne trouvant plus dans son travail de quoi satisfaire sa honteuse passion, il se défaisoit peu à peu de ses meubles, de son linge et de ses habits. Enfin, un jour que sa femme étoit allée porter au marché quelques racines qu'elle avoit cultivées elle-même, il alla vendre tous ses outils, pour en boire le produit avec Grégoire.

On auroit de la peine à se figurer

quelle fut la douleur de Colette à son retour. Tomber d'une douce aisance dans une affreuse misère, ce n'étoit pas là son plus grand supplice. Elle gémissoit plus douloureusement encore sur le sort de son mari, et sur celui d'un jeune enfant de six mois qu'elle nourrissoit.

Qui croiroit que ce fut cet enfant qui sauva toute la famille de sa perte !

Le soir du même jour, Jacinthe rentrant chez lui en jurant, étoit allé s'accouder sur la table, et demandoit brutalement à sa femme de quoi manger; Colette lui présenta un grand couteau et une corbeille couverte de son tablier. Jacinthe ôte brusquement la couverture. Quelle est sa surprise de voir dans la corbeille son fils paisiblement endormi! Mange, lui dit Colette; voilà tout ce qui me reste à te donner. Tu es le père de cet enfant; tu as plus de droit à le dévorer que la faim. Jacinthe, pétrifié à ces paroles, demeure sans voix, et les yeux stupidement fixés sur son fils. Enfin,

sa douleur éclate par ses cris et par ses larmes. Il se lève, se jette au cou de sa femme, lui demande pardon, et lui promet de changer. Il tint sa parole. Son beau-père, qui depuis long-temps refusoit de le voir, instruit de ses bonnes dispositions, lui fit des avances pour le remettre en état de reprendre son travail. Jacinthe profita de ces secours; et bientôt son jardin fructifia plus heureusement que jamais. Il redevint, jusqu'à sa vieillesse, actif, industrieux, bon mari et bon père.

Il se plaisoit quelquefois, en rougissant, à raconter cette histoire à son fils, qui, à son exemple, prit la crapule et l'oisiveté dans une telle horreur, qu'il fut toute sa vie aussi sobre que laborieux.

LES DOUCEURS DU TRAVAIL.

Mme. DE SAUSEUIL, VICTOIRE sa fille.

Mme. DE SAUSEUIL.

QU'AS-TU donc, Victoire? tu parois bien triste?

VICTOIRE.

Je le suis aussi, maman.

Mme. DE SAUSEUIL.

Et pourquoi donc, ma fille? J'espérois te voir revenir toute joyeuse de ta promenade.

VICTOIRE.

Elle m'a d'abord réjouie; mais en passant à mon retour, devant la maison du menuisier, j'ai vu ses trois enfans assis sur la porte, qui pleuroient à faire compassion. Ils mouroient de faim.

Mme. DE SAUSEUIL.

Mme. DE SAUSEUIL.

Comment! cela est-il possible ? Leur père a un bon métier ; et il n'y a pas encore huit jours que je lui payai vingt écus pour des armoires qu'il a faites dans mon appartement.

VICTOIRE.

C'est ce que ma bonne a dit à une voisine qui étoit accourue aux cris des enfans, et qui leur donnoit un morceau de pain.

Mme. DE SAUSEUIL.

Et qu'a-t-elle répondu ?

VICTOIRE.

Ce pauvre homme est bien à plaindre, a-t-elle dit. Il travaille nuit et jour, et n'en est pas plus riche. Sa femme est une si mauvaise ménagère ! Elle n'entend rien de tout ce qu'une femme doit faire. Elle ne sait ni coudre, ni tricoter, ni filer ; elle ne sait pas même tenir le linge en bon état. Si son mari veut mettre une chemise, il faut qu'il la fasse blanchir et raccommoder hors de la maison.

Mme. DE SAUSEUIL.

Voilà qui est fort triste; et tu as raison d'être affligée de trouver une femme qui ne remplit aucun de ses devoirs. Dieu veuille que ce soit la seule qui se présente jamais à toi.

VICTOIRE.

Ah! ce n'est pas encore là tout. Écoutez, ma chère maman. Comme elle ne sait s'occuper de rien, absolument de rien, l'oisiveté l'a conduite à s'adonner au vin. Lorsque le mari, après un rude travail, croit trouver une bonne soupe en rentrant chez lui, il trouve sa femme étendue ivre-morte dans son lit; et ses enfans n'ont pas eu souvent, de toute la journée, un morceau de pain à manger. Ne trouvez-vous pas ces petits malheureux bien à plaindre?

Mme. DE SAUSEUIL.

Je les plains comme toi, ma chère fille. Mais dans cette triste occasion, tu as eu l'avantage de faire une remar-

que dont l'utilité peut s'étendre sur toute ta vie.

VICTOIRE.

Et laquelle, maman ?

Mme. DE SAUSEUIL.

C'est qu'une femme qui néglige les occupations de son sexe et de son état, est la plus méprisable et la plus malheureuse créature qui soit au monde. Tu peux maintenant comprendre, mieux que jamais, pourquoi ton père et moi ne cessons de t'exhorter au travail.

VICTOIRE.

Oh ! oui, maman ! je sens aujourd'hui combien vous m'aimez en m'apprenant à travailler. Mais, dites-moi, je vous prie, les demoiselles riches et de condition ont-elles besoin d'apprendre tant de choses ? Lorsqu'elles sont mariées, n'ont-elles pas les femmes-de-chambre pour leur faire tout ce qu'elles desirent ?

Mme. DE SAUSEUIL.

Non, ma chère Victoire ; le travail est d'une nécessité aussi indispensable

pour elles, que pour les enfans des pauvres. Je ne te parlerai pas des revers de fortune qui peuvent un jour ne laisser de moyens de subsistance à une femme que dans le travail de ses mains: ces révolutions sont cependant assez communes. Mais dans l'état le plus brillant, au milieu d'une foule de domestiques empressés à s'occuper pour elle, ne doit-elle pas connoître, par elle-même, le travail, pour savoir les employer chacun selon son talent, n'exiger d'eux que ce qu'ils peuvent faire, pouvoir récompenser leur diligence en facilitant leur service, et se concilier de cette manière leur attachement et leur respect? Obligée, par son rang et par sa richesse, d'occuper un grand nombre d'ouvriers, sans connoître le travail par elle-même, comment saura-t-elle apprécier celui des autres; ne pas retrancher du juste salaire de l'artisan utile, et se défendre des tromperies de l'artisan du luxe et de frivolités; satisfaire, d'un côté, la noble générosité de son cœur,

et prévenir de l'autre la ruine de sa maison ? Quel plaisir d'ailleurs pour une femme sensible de se voir, elle et ses enfans, parés de l'ouvrage de ses mains ; d'employer le produit de cette économie à soulager les malades, à nourrir les indigens, et à donner de l'éducation à leurs enfans, pour qu'ils puissent soutenir leur famille !

VICTOIRE.

Ah ! ne perdons pas un moment, je vous prie. Instruisez-moi de tout cela, ma chère maman.

Mme. DE SAUSEUIL.

Je le ferai pour m'acquitter de mon devoir, et pour t'aider à remplir le vœu de la nature et de la religion ; pour te sauver sur-tout des dissipations dangereuses, dont l'oisiveté pourroit faire naître en toi le goût et le besoin. Je le ferai pour te faire aimer le séjour de ta maison ; pour te rendre un jour agréable aux yeux de ton mari, et respectable aux yeux de tes enfans ; pour te ménager une distraction des chagrins qui pour-

roient t'accabler, si tu ne savois leur opposer cette diversion puissante ; enfin, pour t'assurer le calme d'une bonne conscience, et te rendre heureuse dans tous les momens de ta vie. Tu as vu, par l'exemple de la femme du menuisier, dans quel vice détestable peut conduire le désœuvrement. Que te dirai-je du dégoût et de l'ennui, les deux plus insupportables tourmens d'une femme ? Je ne peux t'en donner qu'une idée légère et proportionnée à ton intelligence, dans l'histoire d'une petite fille de ton âge.

VICTOIRE.

O ma chère maman ! voyons vîte l'histoire de cette petite fille.

Mme. DE SAUSEUIL.

La voici :

« Madame de Fayeuse aimoit à s'occuper, et ne passoit jamais un quart-d'heure de la journée dans l'inaction.

Angélique, sa fille, avoit bien de la peine à l'en croire, lorsqu'elle lui parloit des plaisirs du travail, et des désa-

grémens attachés à l'oisiveté. Il est vrai qu'elle travailloit toutes les fois que sa mère le lui prescrivoit, car elle étoit accoutumée à l'obéissance ; mais on imagine aisément combien peu elle étoit heureuse, ne s'y portant jamais qu'avec dégoût.

Ma chère fille, lui disoit souvent madame de Fayeuse, en la voyant travailler la tête pendante et les mains distraites, puisses-tu bientôt éprouver toi-même l'ennui où jette le désœuvrement, et le bonheur qu'on se procure par une douce occupation ! Ce vœu, inspiré par sa tendresse, ne tarda pas à s'accomplir.

Angélique, alors âgée de onze ans, devoit un jour se rendre avec sa mère dans une maison de campagne, éloignée de quelques lieues. Madame de Fayeuse, à son départ, prit à son bras un sac à ouvrage, et recommanda bien à Angélique de ne pas oublier le sien. Angélique voulut obéir à sa mère. Mais avec quelle facilité on perd la mémoire

d'un devoir qu'on ne remplit qu'avec répugnance ! le sac à ouvrage fut oublié.

Le voyage s'annonça d'abord très-heureusement. Le ciel étoit serein ; toute la nature sembloit leur sourire. Mais vers l'heure du midi, les nuages s'amoncelèrent sur l'horison, le tonnerre traversoit tout l'espace des cieux, en roulant avec un horrible fracas. La frayeur les obligea de descendre dans un village ; et l'instant d'après, une pluie bruyante se précipita par torrens sur la terre.

Comme les approches de l'orage avoient forcé beaucoup de voyageurs de chercher un asyle dans l'hôtellerie, madame de Fayeuse et sa fille ne purent y trouver une chambre pour se reposer. Elles firent remiser leur voiture, et se rendirent à pied chez une bonne vieille du voisinage, qui leur céda honnêtement sa chambre à coucher et son lit ; c'étoit le seul qu'elle avoit.

Combien madame de Fayeuse s'applaudit d'avoir porté son ouvrage ! La

bonne vieille s'assit à son côté en filant sa quenouille ; et la longue soirée d'automne s'écoula, sans ennui pour elles, entre la conversation et le travail.

La pauvre Angélique eût bien à souffrir dans tout cet intervalle. La chaumière étoit petite ; et lorsqu'elle en eut visité tous les recoins, il ne lui restoit plus rien absolument à faire. La pluie, qui tomboit toujours avec une grande abondance, ne lui permettoit pas de mettre le pied dans le jardin : le bruit effrayant du tonnerre lui ôtoit l'envie de dormir ; et les discours de la vieille, qui ne savoit parler que de son travail, n'étoient guère propres à l'amuser.

Elle voulut prier sa mère de lui céder un moment son ouvrage ; mais madame de Fayeuse lui répondit, avec justice, qu'elle ne vouloit pas s'ennuyer pour elle ; qu'ayant eu l'attention de porter de quoi s'occuper, il étoit naturel qu'elle goûtât le fruit de sa prévoyance, et qu'elle au contraire portât la peine de sa négligence et de

son oubli. Angélique n'eut rien à répondre à des raisons si fortes.

Après bien des baillemens d'ennui, des soupirs d'impatience, et des murmures très-inutiles contre le temps, Angélique enfin attrapa le bout de la soirée. Elle fit, sans appétit, un léger repas, et se mit au lit, bien mécontente de ses plaisirs.

Avec quelle joie elle se réveilla le lendemain aux premiers rayons d'un soleil sans nuages! avec quelle ardeur elle pressa le moment du départ.

Enfin la voiture se trouva prête; et madame de Fayeuse ayant généreusement récompensé la bonne vieille de ses secours, se remit en route, aussi satisfaite de la veille, qu'elle avoit causé à Angélique d'humeur et de dépit.

La pluie avoit rompu tous les chemins; l'eau qui les couvroit encore, empêchoit d'appercevoir les ornières; la voiture tomboit d'un trou dans un autre; on entendoit crier l'essieu,

et craquer les soupentes; enfin une roue se brisa, et la voiture fut renversée. Heureusement madame de Fayeuse ni sa fille ne furent blessées dans la chûte.

Elles se remirent peu à peu de leur frayeur. On découvroit, à quelque distance, un joli hameau bâti sur le penchant d'une colline: madame de Fayeuse prit d'une main celle de sa fille, passa l'autre sous le bras de son domestique, et s'achemina vers ce hameau pour envoyer du secours à son cocher.

Il n'y avoit, dans cet endroit, ni serrurier, ni charron. Il fallut attendre près de deux jours pour faire venir des roues de la ville.

La pauvre Angélique! comme elle pleuroit! comme elle se plaignoit de la longueur du temps! L'impression de frayeur qu'elle avoit gardée de sa chûte, lui déroboit l'usage de ses jambes; elle n'étoit pas en état de marcher. Que pouvoit madame de

Fayeuse pour la distraire de son ennui? La justice exacte qu'elle s'étoit imposée avec sa fille, l'empêchoit de lui céder son ouvrage; et d'ailleurs Angélique avoit si fort négligé de cultiver son talent pour la broderie, qu'elle auroit tout gâté.

Elle commença alors à sentir le prix du travail; et, toute honteuse, elle dit à sa mère :

Ah! maman, j'ai bien mérité ce qui m'arrive. Je comprends aujourd'hui, pour la première fois, pourquoi vous m'exhortiez si vivement au travail. J'ai bien senti l'ennui du désœuvrement! Elle se jeta dans les bras de sa mère; et pressant sa main sur son cœur : pardonnez-moi, maman, de vous avoir affligée par mon indolence. Je vous ai vue chagrine de me voir souffrir. Ah! pour vous et pour moi, me voilà corrigée pour toute ma vie.

Madame de Fayeuse embrassa sa fille, la loua de sa résolution; et profitant

fitant de la leçon qu'Angélique avoit reçue d'elle-même, elle lui fit sentir combien le goût du travail nous sauve d'ennuis, et combien il peut adoucir les peines de la vie, en nous fournissant une distraction agréable et salutaire. Elle bénit les accidens d'un voyage qui avoit opéré un changement si heureux dans sa fille. Angélique tint la parole qu'elle lui avoit donnée. Elle alla même au-delà de ce qu'elle avoit promis; et madame de Fayeuse n'eut plus de reproches à lui faire que sur l'excès de son activité. »

LE NID DE MOINEAUX.

Le petit Robert apperçut un jour un nid de moineaux sous le bord du toît de sa maison. Aussitôt il courut chercher ses sœurs pour leur faire part de sa découverte ; ils cherchèrent ensemble comment ils pourroient se rendre maîtres de la couvée.

Il fut convenu entre eux, qu'il falloit attendre que les petits se fussent couverts de leurs premières plumes ; qu'alors Robert appliqueroit une échelle à la muraille, et ses sœurs la tiendroient par le pied, tandis qu'il grimperoit en haut pour atteindre le nid.

Lorsqu'ils jugèrent que les oisillons s'étoient bien emplumés, ils se mirent en devoir d'exécuter leur projet. Le succès en fut heureux. Ils trouvèrent

dans le nid trois petits. Le père et la mère jetoient des cris plaintifs, en se voyant enlever leurs enfans, qu'ils avoient eu tant de peine à nourrir; mais Robert et ses sœurs étoient si transportés de joie, qu'ils ne firent aucune attention à ces plaintes.

Ils se trouvèrent d'abord un peu embarrassés sur l'usage qu'ils devoient faire de leurs prisonniers. Adeline, la plus jeune, d'un caractère doux et compatissant, vouloit qu'on les mît dans une cage. Elle se chargeoit d'en avoir soin, et de leur donner tous les jours leur nourriture. Elle peignit vivement à son frère et à sa sœur le plaisir qu'ils auroient de voir et d'entendre ces jeunes oiseaux, lorsqu'ils seroient devenus grands.

Cette proposition fut combattue par Robert. Il soutint qu'il valoit mieux les plumer tout vifs; et qu'il y auroit bien plus de plaisir à les voir sautiller tout nuds dans la chambre, qu'à les voir tristement renfermés dans une cage.

Cécile, qui étoit l'aînée, se déclara pour l'avis d'Adeline : Robert s'obstina dans le sien. Enfin, comme les deux petites filles virent que leur frère ne vouloit point céder, et que d'ailleurs il tenoit le nid en son pouvoir, elles consentirent à tout ce qu'il vouloit.

Il n'avoit pas attendu leur aveu pour commencer son exécution : il avoit déjà plumé le premier. En voilà un de déshabillé, dit-il, en le mettant à terre. Dans un moment, toute la petite famille fut dépouillée de ses plumes naissantes. Les pauvres bêtes jetoient des cris douloureux, elles tremblotoient, elles agitoient tristement leurs ailes ; mais Robert, au lieu de se laisser attendrir par leurs souffrances, ne borna pas là ses persécutions. Il les poussoit du pied pour les faire avancer ; et lorsqu'elles faisoient une culbute, il poussoit de grands éclats de rire. A la fin, ses sœurs se mirent à rire avec lui.

Tandis qu'ils se livroient à cet amu-

sement barbare, ils virent de loin venir leur précepteur. Pst! chacun met un oiseau dans sa poche, et se sauve à toutes jambes.

Eh bien! leur cria le précepteur, où allez-vous? approchez.

Cet ordre les obligea de s'arrêter. Ils s'avancèrent lentement, et les yeux baissés vers la terre.

LE PRÉCEPTEUR.

Pourquoi donc fuyez-vous à ma présence?

ROBERT.

C'est que nous étions en train de jouer.

LE PRÉCEPTEUR.

Vous savez que je ne vous ai pas interdit les amusemens, et que je n'ai jamais tant de plaisir que lorsque je vous vois bien joyeux.

ROBERT.

Nous avions peur que vous ne vinssiez nous gronder.

LE PRÉCEPTEUR.

Est-ce que je vous gronde, lorsque vous prenez une récréation innocente? Vous avez fait, je le vois, quelques malices. Pourquoi avez-vous tous une main dans la poche? je veux savoir ce que c'est. Présentez-moi votre main, et ce que vous y tenez. (*Ils présentent chacun leur main avec un oiseau plumé.*)

LE PRÉCEPTEUR, *avec un mouvement mêlé de pitié et d'indignation.*

Et qui vous a donné l'idée de traiter de la sorte ces pauvres petites bêtes?

ROBERT.

C'est qu'il est si drôle de voir sauter des moineaux sans plumes!

LE PRÉCEPTEUR.

Vous trouvez donc bien drôle de voir souffrir d'innocentes créatures, et d'entendre leurs cris douloureux?

ROBERT.

Non, certainement; mais je ne croyois pas que cela les fît souffrir.

LE PRÉCEPTEUR.

Eh bien ! approchez ; je veux vous en convaincre. (*Il lui tire quelques cheveux.*)

ROBERT.

Aye ! aye !

LE PRÉCEPTEUR.

Est-ce que cela vous fait mal ?

ROBERT.

Vous croyez donc que cela fait du bien d'arracher des cheveux ?

LE PRÉCEPTEUR.

Bon ! il n'y en a qu'une douzaine.

ROBERT.

Mais c'est trop.

LE PRÉCEPTEUR.

Que seroit-ce donc, si l'on vous arrachoit toute la chevelure ? concevez-vous la douleur que vous en ressentiriez ? Voilà cependant le supplice que vous avez fait endurer à ces pauvres oiseaux, qui ne vous avoient fait aucun mal. Et vous, mesdemoiselles, vous qui

êtes nées avec un cœur plus sensible, vous l'avez souffert ?

Les deux petites filles étoient restées debout en silence : mais en entendant ces dernières paroles, accablées du reproche, elles allèrent s'asseoir ; et des larmes roulèrent dans leurs yeux.

Le précepteur remarqua leurs regrets ; il en fut touché, et ne leur dit plus rien. Robert ne pleuroit pas, et il chercha à se justifier de cette manière :

Je ne croyois pas leur faire du mal : ils ne cessoient pas de chanter, et ils battoient des ailes comme s'ils avoient du plaisir.

LE PRÉCEPTEUR.

Vous appelez leurs cris des chansons ? Mais pourquoi chantoient-ils ?

ROBERT.

Apparemment pour appeler leur père et leur mère ?

LE PRÉCEPTEUR.

Sans doute. Et lorsque leurs cris les

auroient attirés, que vouloient-ils leur témoigner en battant des ailes ?

ROBERT.

Je ne le sais pas trop. C'étoit, peut-être, pour leur demander du secours.

LE PRÉCEPTEUR.

Vous l'avez dit. Ainsi, si ces oiseaux avoient pu s'exprimer en langue humaine, vous les auriez entendus s'écrier : « Ah ! mon père et ma mère, sauvez-nous. Nous sommes malheureusement tombés entre les mains d'enfans barbares, qui nous ont arraché toutes nos plumes. Nous avons froid, nous souffrons. Venez nous réchauffer et nous panser, ou nous allons mourir ».

Les petites filles ne purent y tenir plus long-temps. Elles cachèrent, en sanglottant, leur visage dans leur mouchoir. C'est toi, Robert, dirent-elles, qui nous as poussées à cette méchanceté. Nous en avions horreur.

Robert lui-même sentit en ce moment toute sa faute. Il en avoit déjà été

puni par les cheveux, que son précepteur lui avoit arrachés : il le fut bien plus encore par les reproches de son cœur. Le précepteur crut n'avoir pas besoin d'ajouter à ce double châtiment. Ce n'étoit pas en effet par un instinct de cruauté, mais seulement par un défaut de réflexion, que Robert avoit commis ces meurtres. La pitié qu'il prit, dès le moment, pour toutes les créatures plus foibles que lui, ouvrit son cœur aux sentimens de bienfaisance et d'humanité qui l'ont animé tout le reste de sa vie.

LES DEUX POMMIERS.

Un riche laboureur étoit père de deux garçons, dont l'un avoit tout juste un an de plus que l'autre. Le jour de la naissance du second, il avoit planté, à l'entrée de son verger, deux pommiers d'une tige égale, qu'il avoit cultivés depuis avec le même soin, et qui avoient si également profité de leur culture, qu'on n'auroit jamais pu se décider entre eux pour la préférence. Lorsque ses enfans furent en état de manier les outils du jardinage, il les mena, un beau jour de printemps, devant les deux arbres qu'il avoit plantés pour eux, et nommés de leur nom; et après leur avoir fait admirer leur belle tige, et la quantité de fleurs dont ils étoient couverts, il leur dit : Vous voyez, mes enfans, que je vous les livre en bon état. Ils peuvent autant gagner par vos soins,

qu'ils perdroient par votre négligence. Leurs fruits vous récompenseront en proportion de vos travaux.

Le cadet, nommé Etienne, étoit infatigable dans ses soins. Il s'occupoit tout le jour à délivrer son arbre des chenilles qui l'auroient dévoré. Il étaya sa tige d'un échalas, pour empêcher qu'il ne prît une mauvaise tournure ; il piochoit la terre tout autour, afin qu'elle pût se pénétrer plus facilement des feux du soleil et de l'humidité de la rosée. Sa mère n'avoit pas eu plus d'attention pour lui dans sa plus tendre enfance, qu'il n'en avoit pour son jeune pommier.

Michel, son frère, ne faisoit rien de tout cela. Il passoit la journée à grimper sur le côteau voisin, d'où il jetoit des pierres aux passans. Il alloit chercher tous les petits paysans d'alentour pour se battre avec eux. On ne lui voyoit que des écorchures aux jambes et des bosses au front, des coups qu'il avoit reçus dans ses querelles. En un mot, il

il négligea si bien son arbre, qu'il n'y songea du tout, qu'au moment où il vit dans l'automne celui d'Etienne si chargé de pommes bigarrées de pourpre et d'or, que, sans les appuis qui soutenoient ses branches, le poids de ses fruits l'auroit entraîné à terre. Frappé, à la vue d'une si belle récolte, il courut à son arbre, dans l'espérance d'en recueillir une tout au moins aussi abondante. Mais quelle fut sa surprise de n'y trouver que des branches couvertes de mousse, et quelques feuilles jaunies! Plein de jalousie et de dépit, il alla trouver son père, et lui dit: Mon père, quel arbre m'avez-vous donné? il est sec comme un manche à balai; et je n'aurai pas dix pommes à y cueillir. Mais mon frère!...... Oh! vous l'avez bien mieux traité. Ordonnez-lui du moins de partager ses pommes avec moi. Partager avec toi? lui répondit son père. Ainsi le diligent auroit perdu ses sueurs pour nourrir le paresseux! Souffre; c'est le prix de ta négligence:

et ne t'avise pas, en voyant la riche récolte de ton frère, de m'accuser d'injustice. Ton arbre étoit aussi vigoureux et d'un aussi bon rapport que le sien : il avoit une égale quantité de fleurs ; il est venu sur le même terrain ; seulement il n'a pas reçu la même culture. Etienne a délivré son arbre des moindres insectes ; tu leur as laissé dévorer le tien dans sa fleur. Comme je ne veux laisser rien perdre de ce que Dieu m'a donné, puisque je lui en dois compte, je te reprends cet arbre, et je lui ôte ton nom. Il a besoin de passer par les mains de ton frère, pour se rétablir ; et il lui appartient dès ce moment, ainsi que les fruits qu'il y fera naître. Tu peux en aller chercher un autre dans ma pépinière, et le cultiver, si tu veux, pour réparer ta faute : mais si tu le négliges, il appartiendra encore à ton frère, puisqu'il me seconde dans mes travaux.

Michel sentit la justice de la sentence de son père, et la sagesse de son conseil. Il alla, dès ce moment, choisir

dans la pépinière le jeune élève qu'il crut le plus vigoureux. Il le planta lui-même. Etienne l'aida de ses avis pour le cultiver. Michel n'y perdit pas un moment : plus de querelles avec ses camarades, encore moins avec lui-même; car il se portoit de gaîté de cœur au travail. Il vit dans l'automne son arbre répondre pleinement à ses espérances. Ainsi il eut le double avantage de s'enrichir d'une abondante récole, et de perdre les habitudes vicieuses qu'il avoit contractées. Son père fut si satisfait de ce changement, qu'il lui céda, l'année suivante, de moitié avec son frère, le produit d'un petit verger.

SI LES HOMMES NE TE VOIENT PAS, DIEU TE VOIT.

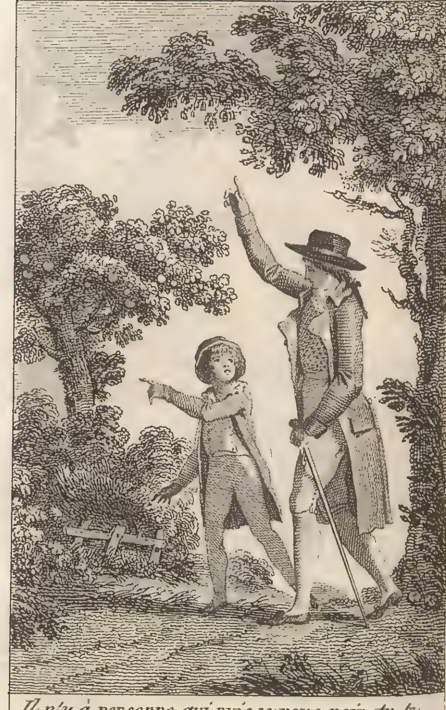
MONSIEUR de la Ferrière se promenoit un jour dans les champs avec Fabien, son plus jeune fils. C'étoit un beau jour d'automne, et il faisoit encore grand chaud.

Mon papa, lui dit Fabien, en tournant la tête du côté d'un jardin, le long duquel ils marchoient alors, j'ai bien soif.

Et moi aussi, mon fils, lui répondit M. de la Ferrière. Mais il faut prendre patience, jusqu'à ce que nous arrivions à la maison.

FABIEN.

Voilà un poirier chargé de bien belles poires. Voyez, c'est du doyenné. Ah! que j'en mangerois une avec grand plaisir!



Il n'y à personne qui puisse nous voir, tu te trompe... il y à quelqu'un qui nous voit....

C. Monnet inv. del. Dupréel sculp.



M. DE LA FERRIÈRE.

Je le crois sans peine. Mais cet arbre est dans un jardin fermé de toutes parts.

FABIEN.

La haie n'est pas trop fourrée ; et voici un trou par où je pourrois bien passer.

M. DE LA FERRIÈRE.

Et que diroit le maître du jardin, s'il étoit là ?

FABIEN.

Oh ! il n'y est pas, sûrement ; et il n'y a personne qui puisse nous voir.

M. DE LA FERRIÈRE.

Tu te trompes, mon enfant. Il y a quelqu'un qui nous voit, et qui nous puniroit avec justice, parce qu'il y auroit du mal à faire ce que tu me proposes.

FABIEN.

Et qui seroit-ce donc, mon papa ?

M. DE LA FERRIÈRE.

Celui qui est présent par-tout, qui ne nous perd jamais un instant de vue,

et qui voit jusque dans le fond de nos pensées, Dieu.

FABIEN.

Ah! vous avez raison. Je n'y songeois plus.

Au même instant il se leva derrière la haie un homme qu'ils n'avoient pu voir, parce qu'il étoit étendu sur un banc de gazon. C'étoit un vieillard à qui appartenoit le jardin, et qui parla de cette manière à Fabien.

« Remercie Dieu, mon enfant, de ce que ton père t'a empêché de te glisser dans mon jardin, et d'y venir prendre une chose qui ne t'appartenoit pas. Apprends qu'au pied de ces arbres on a tendu des pièges pour surprendre les voleurs; tu t'y serois cassé les jambes, et tu serois resté boiteux pour toujours. Mais puisqu'au premier mot de la sage leçon que t'a faite ton père, tu as témoigné de la crainte de Dieu, et que tu n'as pas insisté plus long-temps sur le vol que tu méditois, je vais te donner avec plaisir des fruits que tu desires ».

A ces mots, il alla vers le plus beau poirier, secoua l'arbre, et porta à Fabien son chapeau rempli de poires.

M. de la Ferrière voulut tirer de l'argent de sa bourse pour récompenser cet honnête vieillard; mais il ne put jamais l'engager à céder à ses instances. J'ai eu du plaisir, monsieur, à obliger votre enfant; et je n'en aurois plus, si je m'en laissois payer. Il n'y a que Dieu qui paie ces choses-là.

M. de la Ferrière lui tendit la main par-dessus la haie. Fabien le remercia aussi dans un assez joli compliment; mais il lui témoignoit sa reconnoissance d'une manière encore bien plus vive, par l'air d'appétit dont il mordoit dans les poires, dont l'eau ruisseloit de tous côtés.

Voilà un bien brave homme, dit Fabien à son papa, lorsqu'il eut fini la dernière, et qu'ils se furent éloignés du vieillard.

M. DE LA FERRIÈRE.

Oui, mon ami: il l'est devenu, sans doute, pour avoir pénétré son cœur

de cette grande vérité, que Dieu ne laisse jamais le bien sans récompense, et le mal sans châtiment.

FABIEN.

Dieu m'auroit donc puni, si j'avois pris les poires ?

M. DE LA FERRIÈRE.

Le bon vieillard t'a dit ce qui te seroit arrivé.

FABIEN.

Mes pauvres jambes l'ont échappé belle. Mais ce n'est pas Dieu qui a tendu lui-même ces pièges ?

M. DE LA FERRIÈRE.

Non, sans doute, ce n'est pas lui-même; mais les pièges n'ont pas été tendus à son insu et sans sa permission. Dieu, mon cher enfant, règle tout ce qui se passe sur la terre; et il dirige toujours les événemens de manière à récompenser les gens de bien de leurs bonnes actions, et à punir les méchans de leurs crimes. Je vais te raconter à ce sujet une aventure qui m'a trop frappé vivement dans mon enfance, pour

que je puisse l'oublier de toute ma vie.

FABIEN.

Ah! mon papa, que je suis heureux aujourd'hui! De la promenade, des poires, et une histoire encore.

M. DE LA FERRIÈRE.

« Quand j'étois encore aussi petit que toi, et que je vivois auprès de mon père, nous avions deux voisins, l'un à la droite, l'autre à la gauche de notre maison. Le premier s'appeloit Dubois, et le second Verneuil.

M. Dubois avoit un fils nommé Silvestre, et M. Verneuil en avoit aussi un nommé Gaspard.

Derrière notre maison et celles de nos voisins, étoient de petits jardins, séparés les uns des autres par des haies vives.

Silvestre, lorsqu'il étoit seul dans le jardin de son père, s'amusoit à jeter des pierres dans tous les jardins d'alentour, sans faire réflexion qu'il pouvoit blesser quelqu'un. M. Dubois s'en étoit apperçu, et lui en avoit fait de vives réprimandes, en le menaçant de le châ-

tier s'il y revenoit jamais. Mais, par malheur, cet enfant ignoroit, ou n'avoit pu se persuader qu'il ne faut pas faire le mal, même lorsqu'on est seul, parce que Dieu est toujours auprès de nous; et qu'il voit tout ce que nous faisons. Un jour que son père étoit sorti, croyant n'avoir pas de témoins, et qu'ainsi personne ne le puniroit, il remplit sa poche de cailloux, et se mit à les lancer de tous les côtés.

Dans le même temps M. Verneuil étoit dans son jardin avec Gaspard son fils.

Gaspard avoit le défaut de croire, comme Silvestre, que c'étoit assez de ne pas faire le mal devant les autres; et que lorsqu'on étoit seul, on pouvoit faire tout ce qu'on vouloit.

Son père avoit un fusil chargé, pour tirer aux moineaux qui venoient manger ses cerises; et il se tenoit sous un berceau pour les guéter. Dans ce moment un domestique vint lui dire qu'un étranger l'attendoit dans le

salon. Il laissa le fusil sous le berceau, et il défendit expressément à Gaspard d'y toucher. Gaspard se voyant seul, se dit à lui-même : Je ne vois pas le mal qu'il y auroit à jouer un moment avec ce fusil. En disant ces mots, il le prit, et se mit à faire l'exercice comme un soldat. Il présentoit les armes, il se reposoit sur ses armes; il voulut essayer s'il sauroit aussi coucher en joue et ajuster.

Le bout de son fusil étoit tourné par hasard vers le jardin de M. Dubois. Au moment où il alloit fermer l'œil gauche pour viser, un caillou lancé par Silvestre vint le frapper droit à cet œil. Gaspard, d'effroi et de douleur, laissa tomber son fusil. Le coup partit; et aye! aye! On entendit des cris dans les deux jardins.

Gaspard avoit reçu une pierre dans l'œil; Silvestre reçut toute la charge du fusil dans une jambe. L'un devint borgne et l'autre boiteux; et ils restèrent dans cet état toute leur vie. »

FABIEN.

Ah! le pauvre Silvestre! le pauvre Gaspard! que je les plains!

M. DE LA FERRIÈRE.

Ils étoient effectivement fort à plaindre; mais je suis encore plus sensible au malheur de leurs parens, d'avoir eu des enfans indociles. Dans le fond ce fut un vrai bonheur pour ces deux petits vauriens, d'avoir eu cette mésaventure.

FABIEN.

Et comment donc, mon papa?

M. DE LA FERRIÈRE.

Je vais te le dire. Si Dieu n'avoit, de bonne heure, puni ces enfans, ils auroient toujours continué de faire le mal, lorsqu'ils se seroient vus seuls; au lieu qu'ils apprirent par cette expérience, que tout le mal que les hommes ne voient pas, Dieu le voit et le punit.

C'est d'après cette leçon qu'ils se corrigèrent l'un et l'autre, qu'ils devinrent prudens et religieux, et qu'ils

évitoient de mal faire dans la plus grande solitude, comme s'ils avoient vu s'ouvrir sur eux tous les yeux de l'univers.

Et c'étoit bien aussi le dessein de Dieu, en les punissant de cette manière ; car ce bon père ne nous châtie que dans la vue de nous rendre meilleurs.

FABIEN.

Voilà un œil et une jambe qui me rendront sage. Je veux éviter le mal et pratiquer le bien, quand même je ne verrois personne auprès de moi.

Et en disant ces mots, ils arrivèrent à la porte de leur maison.

LA PETITE FILLE TROMPÉE PAR SA SERVANTE.

MADAME DE BLAMONT, AMÉLIE.

AMÉLIE.

MAMAN, voulez-vous me permettre d'aller trouver ce soir mon petit cousin Henri ?

Mme. DE BLAMONT.

Non, je ne le veux pas, Amélie.

AMÉLIE.

Et pourquoi donc, maman ?

Mme. DE BLAMONT.

Je n'ai pas besoin, je crois, de te dire mes raisons. Une petite fille doit toujours obéir à ses parens, sans se permettre de les questionner. Cependant, afin que tu sois bien persuadée que j'ai toujours un motif raisonnable lorsque je te prescrits ou que je te défends quelque chose, je vais te le dire. Ton cousin Henri n'a que de mauvais exemples à te

donner; et je craindrois, si tu le voyois trop souvent. de te voir prendre sa légèreté et son indiscrétion.

AMÉLIE.

Mais, maman....

Mme. DE BLAMONT.

Point de réplique, je te prie. Tu sais qu'il faut suivre exactement mes ordres.

Amélie se retira un peu à l'écart pour cacher les larmes qui rouloient dans ses yeux. Puis, sa mère étant sortie, elle alla s'asseoir dans un coin, et s'abandonna à sa tristesse.

Dans cet intervalle, Nanette, nouvellement au service de madame de Blamont, entra dans la chambre. Comment, mademoiselle Amélie, lui dit-elle, je crois que vous pleurez? Qu'avez-vous donc? Ne pourrois-je savoir ce qui vous afflige?

AMÉLIE.

Laissez-moi, Nanette; vous ne pouvez rien pour me consoler.

NANETTE.

Et pourquoi ne le pourrois-je pas? Mademoiselle Sophie, dont je servois les parens, venoit toujours me chercher, lorsqu'elle avoit quelque peine. Ma chère Nanette, me disoit-elle, tu vois ce qui m'arrive. Dis-moi ce que je dois faire; et j'avois toujours un bon conseil à lui donner.

AMÉLIE.

Moi, je n'ai pas besoin de vos conseils. Je vous dis encore un coup que vous n'avez rien à faire pour moi.

NANETTE.

Accordez-moi au moins la permission d'aller chercher madame votre mère: elle sera peut-être plus heureuse à vous consoler. Je n'aime pas à voir une aussi jolie demoiselle que vous dans le chagrin.

AMÉLIE.

Oh! oui, maman, maman!

NANETTE.

Je n'ose croire que ce soit elle qui vous ait affligée.

AMÉLIE.

Et qui seroit-ce donc ?

NANETTE.

Je ne l'aurois jamais imaginé. Il me semble que vous êtes assez raisonnable pour que votre maman n'ait rien à vous refuser. Ah ! si j'avois une fille aussi bien née que vous, je voudrois la laisser se conduire elle-même. Mais votre maman aime à commander ; et pour un caprice, elle s'opposeroit à vos desirs les plus innocens. Comment peut-on avoir un enfant aussi aimable, et se faire un jeu de la contrarier ! Je ne puis vous dire ce que je souffre de vous voir dans cet état.

AMÉLIE, *recommençant à pleurer.*

Ah ! je crois que j'en mourrai de chagrin.

NANETTE.

En vérité, je le crains aussi. Comme vos yeux sont rouges et enflés ! C'est être bien cruelle pour vous-même, de ne pas vouloir que les personnes qui

vous sont sincèrement attachées, cherchent à vous donner quelque soulagement. Ah !.. si mademoiselle Sophie avoit eu la moitié de vos peines, elle n'auroit pas manqué de m'ouvrir son cœur.

AMÉLIE.

Je n'oserai jamais vous dire les miennes.

NANETTE.

Ce n'est pas que, par rapport à moi, je me soucie beaucoup de les savoir.... Oh ! c'est peut-être que votre maman vous fait rester à la maison tandis qu'elle va à la foire ?

AMÉLIE.

Non ; elle a bien promis de ne pas y aller sans moi.

NANETTE.

Mais qu'est-ce donc ? votre tristesse semble augmenter. Voulez-vous que j'aille chercher votre petit cousin ? vous jouerez avec lui, pour vous distraire.

AMÉLIE, *en soupirant.*

Ah ! je n'aurai plus ce plaisir !

NANETTE.

Il n'est pas bien difficile de vous le procurer. Une jeune demoiselle doit avoir quelque société. Votre maman n'a pas envie de faire de vous une religieuse.

AMÉLIE.

Il m'est défendu de le voir.

NANETTE.

De le voir ? Je ne sais pas à quoi pense votre maman. Celle de mademoiselle Sophie faisoit tout de même ; elle ne vouloit pas qu'elle eût la moindre liaison avec le petit Sergy. Mais, comme nous savions l'attraper !

AMÉLIE.

Et comment donc ?

NANETTE.

Nous attendions le moment où elle alloit rendre des visites. Alors, mademoiselle Sophie alloit trouver le petit Sergy, ou le petit Sergy venoit la trouver.

AMÉLIE.

Et sa maman ne s'en appercevoit pas ?

NANETTE.

C'étoit moi qui étois chargée d'y veiller.

AMÉLIE.

Mais si j'allois chez mon petit cousin, et que maman vînt à demander : Où est Amélie ?

NANETTE.

Je lui dirois que vous êtes toute seule au bout du jardin; ou bien, s'il étoit un peu tard, je lui dirois que vous êtes allée vous mettre au lit, que vous dormez d'un bon sommeil; et tout de suite je courrois vous chercher.

AMÉLIE.

Ah ! si je croyois que maman n'en sût rien.

NANETTE.

Fiez-vous-en à moi; elle ne s'en doutera jamais. Voulez-vous m'en croire? Allez passer la soirée chez votre petit cousin; ne vous inquiétez pas du reste.

AMÉLIE.

J'aurois envie de l'essayer une fois. Mais vous m'assurez au moins que maman....

NANETTE.

Allez, n'ayez pas peur.

Amélie alla effectivement trouver son petit cousin. Sa maman rentra quelque temps après, et demanda où elle étoit. Nanette répondit qu'elle s'étoit ennuyée d'être seule, qu'elle avoit soupé de bon appétit, et qu'elle étoit allée se coucher. Amélie trompa plusieurs fois de cette manière sa crédule maman. Ah! c'étoit bien plutôt elle-même qu'elle trompoit, en agissant ainsi. Auparavant, elle étoit toujours gaie : elle avoit du plaisir à rester auprès de sa mère, et elle couroit avec joie à sa rencontre lorsqu'elle en avoit été séparée un moment. Qu'étoit devenue sa gaîté? Elle se disoit sans cesse : Mon Dieu! si maman savoit où je suis allée! Elle trembloit lorsqu'elle entendoit sa voix. Si elle lui voyoit un peu de tristesse; je suis per-

due, s'écrioit-elle, maman a découvert que je lui ai désobéi. Ce n'étoit pas encore là tout son malheur. L'artificieuse Nanette lui disoit souvent combien mademoiselle Sophie avoit été généreuse envers elle; combien de fois elle lui avoit donné du sucre et du café; avec quelle confiance elle lui abandonnoit les clefs de la cave et du buffet. Amélie se piqua de mériter, de la part de Nanette, les mêmes éloges de confiance et de générosité. Elle déroboit à sa maman du sucre et du café pour Nanette, et trouvoit le moyen de lui procurer les clefs de la cave et du buffet.

Quelquefois, cependant, elle entendoit les reproches de sa conscience. Je fais mal, disoit-elle; et mes tromperies seront tôt ou tard découvertes. Je perdrai l'amitié de maman. Elle alloit trouver Nanette, et lui protestoit qu'elle ne lui donneroit plus rien. Vous en êtes bien la maîtresse, mademoiselle, lui répondoit Nanette; mais prenez-y garde, vous aurez peut-être sujet de

vous en repentir. Laissez revenir votre maman ; je lui dirai avec quelle obéissance vous avez suivi ses ordres.

Amélie pleuroit, et puis elle faisoit tout ce qu'il plaisoit à Nanette de lui commander. Auparavant, c'étoit Nanette qui obéissoit à Amélie ; c'étoit aujourd'hui Amélie qui obéissoit à Nanette. Elle en essuyoit toute espèce de malhonnêtetés, et elle n'avoit personne à qui elle pût s'en plaindre.

Cette méchante fille vint un jour lui dire : Il faut que vous sachiez que j'ai envie de goûter du pâté qu'on a serré hier dans le buffet. Outre cela, il me faut une bouteille de vin. C'est à vous d'aller chercher les clefs dans le tiroir de votre maman.

AMÉLIE.

Mais, ma chère Nanette....

NANETTE.

Il est bien question de ma chère Nanette ! Songez plutôt à ce que je vous demande.

AMÉLIE.

Mais, maman nous verra; et si elle ne nous voit pas, Dieu nous voit, et il nous punira.

NANETTE.

Et ne vous a-t-il pas vue toutes les fois que vous êtes allée chez votre cousin? Je ne me suis cependant pas apperçue qu'il vous ait punie.

Amélie avoit reçu de sa mère de bons principes de religion. Elle étoit fortement persuadée que Dieu a toujours l'œil ouvert sur nous; qu'il récompense nos bonnes actions, et qu'il ne nous a interdit le mal que parce qu'il nous est préjudiciable: c'étoit par pure légèreté qu'elle étoit allée chez son cousin, malgré les défenses de sa maman. Mais il arrive toujours, lorsqu'on s'est laissé aller à une faute, de tomber tout de suite dans une autre: elle se voyoit alors dans la nécessité de faire tout le mal que sa servante lui ordonnoit, dans la crainte d'en être trahie. On se figure aisément

aisément combien elle avoit à souffrir de sa part.

Elle se retira un jour dans sa chambre pour avoir la liberté de pleurer tout à son aise. Mon Dieu ! s'écrioit-elle en sanglottant, combien on est à plaindre, lorsqu'on t'a désobéi ! Malheureuse enfant que je suis ! me voilà l'esclave de ma servante. Je ne peux plus faire ce que tu me demandes, et je suis forcée de faire ce qu'une méchante fille ordonne de moi. Il faut que je sois une menteuse, une voleuse, une hypocrite. Prends pitié de moi, grand Dieu ! et délivre-moi.

Elle cacha dans ses deux mains son visage inondé de larmes; et elle se mit à réfléchir sur le parti qu'elle avoit à prendre. Enfin, elle se leva tout d'un coup en s'écriant : Oui, j'y suis résolue. Et quand maman devroit me chasser un mois entier d'auprès d'elle; quand elle devroit... Mais non, elle se laissera enfin attendrir; elle m'appelera encore sa chère Amélie. J'ai confiance en sa bonté. Mais

comme il va m'en coûter ! comment soutenir ses regards et ses reproches ? N'importe ; je vais lui tout avouer.

Elle s'élance aussi - tôt hors de sa chambre ; et, appercevant sa mère qui se promenoit toute seule dans le jardin, elle vole vers elle , se jette dans ses bras, l'embrasse étroitement, et couvre de larmes ses joues et son sein. La confusion et le trouble l'empêchoient de parler.

Mme. DE BLAMONT.

Qu'as-tu donc, ma chère Amélie ?

AMÉLIE.

Ah ! maman.

Mme. DE BLAMONT.

Que veulent dire ces larmes ?

AMÉLIE.

Ma chère maman !

Mme. DE BLAMONT.

Parle - moi donc , ma fille. D'où te vient cette agitation ?

AMÉLIE.

Ah ! si je croyois que vous pussiez me pardonner ?

Mme. DE BLAMONT.

Je te pardonne, puisque ton repentir paroît si vif et si sincère.

AMÉLIE.

Ma chère maman, j'ai été une fille désobéissante. Je suis allée plusieurs fois, malgré vos défenses, chez mon cousin Henri.

Mme. DE BLAMONT.

Est-il possible, mon Amélie? Toi qui craignois tant autrefois de me déplaire!

AMÉLIE.

Ah! je ne suis plus votre Amélie. Si vous saviez tout....!

Mme. DE BLAMONT.

Tu m'inquiètes. Achève ta confidence. Il faut que tu aies été trompée. Tu ne m'avois pas donné jusqu'à présent de mécontentement.

AMÉLIE.

Oui, maman, j'ai été trompée. C'est Nanette; Nanette....

Mme. DE BLAMONT.

Quoi! c'est-elle?

AMÉLIE.

Oui, maman. Et pour qu'elle ne vous en dît rien, je vous ai souvent dérobé les clefs de la cave et du buffet: je vous ai volé pour elle je ne sais combien de sucre et de café.

Mme. DE BLAMONT.

Malheureuse mère que je suis! C'est de la part de ma fille que j'ai essuyé ces horreurs! Laissez-moi, indigne enfant. J'ai besoin d'aller consulter votre père, pour concerter avec lui la conduite que nous devons tenir envers vous.

AMÉLIE.

Non, maman, je ne veux pas vous quitter. Il faut d'abord me punir; mais promettez-moi de me rendre un jour votre amitié.

Mme. DE BLAMONT.

Ah! malheureuse enfant, tu seras assez punie!

Madame de Blamont s'éloigna à ces mots, et elle laissa Amélie toute désolée sur un banc de gazon. Elle alla trouver M. de Blamont; et ils cher-

chèrent ensemble les moyens de sauver leur enfant de sa perte.

On fit bientôt appeler Nanette. Après l'avoir accablée des plus sévères reproches, M. de Blamont lui ordonne de sortir sur-le-champ de sa maison. Elle eut beau pleurer, et prier qu'on la traitât avec moins de rigueur; elle eut beau promettre qu'il ne lui arriveroit plus rien de semblable à l'avenir, M. de Blamont fut inexorable. Vous savez, lui répondit-il, avec quelle douceur je vous ai traitée, et quelle indulgence j'ai eu pour vos défauts. Je croyois vous engager, par mes bontés, à répondre aux soins que je prends de l'éducation de mon enfant; et c'est vous qui l'avez portée à la désobéissance et au vol. Vous êtes un monstre à mes yeux. Sortez de ma présence, et songez à vous corriger si vous ne voulez pas tomber entre les mains d'un Juge plus terrible.

Ce fut ensuite le tour d'Amélie. Elle comparut devant ses parens dans un

état digne de compassion. Ses yeux étoient enflés de larmes ; tous les traits de son visage étoient bouleversés. Une pâleur effrayante couvroit ses joues ; et tout son corps frissonnoit d'un tremblement pareil aux convulsions de la fièvre. Hors d'état de proférer une parole, elle attendoit dans un morne silence, la sentence de son père.

Vous avez, lui dit-il d'une voix sévère, vous avez trompé, vous avez offensé vos parens. Qui vous a porté à en croire une fille scélérate plutôt que votre mère, qui vous aime si tendrement, et qui ne desire rien tant au monde que de vous rendre heureuse ? Si je vous punissois avec l'indignation que vous m'inspirez, si je vous chassois pour jamais de ma vue ainsi que la complice de vos fautes, qui pourroit m'accuser d'injustice ?

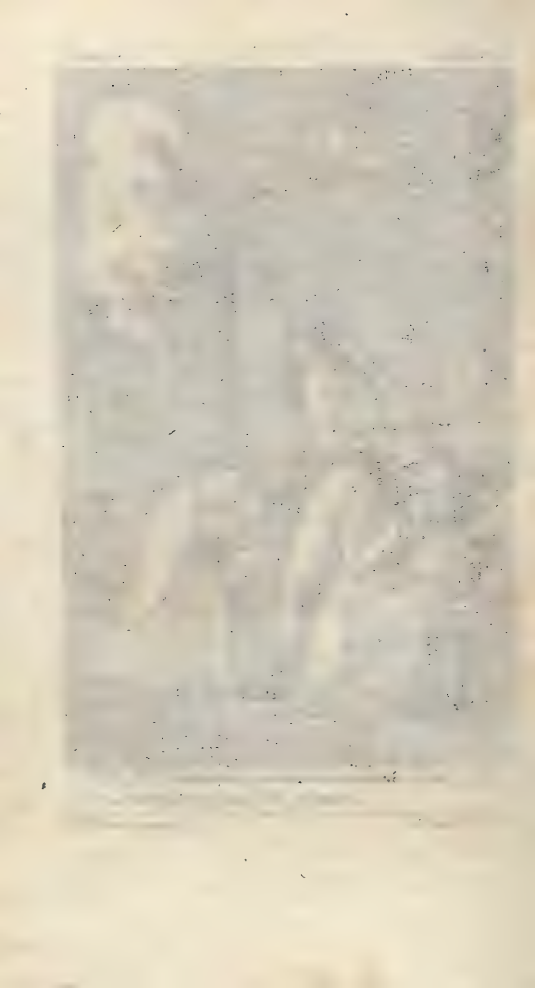
AMÉLIE.

Ah ! mon papa, vous ne pouvez jamais être injuste envers moi. Punissez-moi avec toute la rigueur que vous ju-



Faite bien attention à votre conduite. Les puni-tion suivent toujour les fautes....

C. Monnet inv. del. *Dupréel sculp.*



gerez nécessaire, je supporterai tout. Mais commencez par me prendre encore dans vos bras; nommez-moi encore votre Amélie.

M. DE BLAMONT.

Je ne saurois sitôt vous embrasser. Je veux bien ne pas vous châtier, en faveur de l'aveu que vous avez fait de vous-même; mais je ne vous nommerai mon Amélie que lorsque vous l'aurez mérité par un long repentir. Faites bien attention à votre conduite. Les punitions suivent toujours les fautes; et c'est vous-même qui vous serez punie.

Amélie ne comprenoit pas bien encore ce que son père avoit entendu par ces dernières paroles. Elle ne s'étoit pas attendue à un traitement si doux. Elle alla donc vers ses parens avec un cœur brisé. Elle baisa leurs mains, et leur promit de nouveau la soumission la plus aveugle.

Elle tint en effet la parole qu'elle avoit donnée. Mais hélas! les punitions

suivirent bientôt, comme son père le lui avoit annoncé. La méchante Nanette répandit sur son compte les propos les plus injurieux. Elle racontoit tout ce qui s'étoit passé entre elle et Amélie, et elle y ajoutoit mille horribles mensonges. Elle disoit qu'Amélie, par de basses prières, et à force de dons volés à ses parens, avoit travaillé si long-temps à la corrompre, qu'elle s'étoit enfin laissée engager à lui ménager des entrevues secrètes avec son cousin Henri; qu'ils se voyoient tous les soirs à l'insu de leurs parens, et qu'Amélie étoit souvent rentrée fort tard au logis. Elle racontoit cela avec des détails si affreux, que tout le monde prit les idées les plus désavantageuses d'Amélie.

Il lui fallut essuyer à ce sujet les plus cruelles mortifications. Lorsqu'elle entroit dans une société de ses petites amies, elles les voyoit toutes se chuchoter quelque chose à l'oreille, la regarder d'un air de mépris, et avec

un sourire insultant. Si elle restoit un peu tard dans une société, on disoit: apparemment qu'elle attend ici l'heure de son rendez-vous. Avoit-elle un ruban à la mode, ou un ajustement de bon goût, on disoit: Lorsqu'on sait se procurer les clefs de sa maman, on est en état d'acheter tout ce qu'on veut Enfin, au moindre différend qu'elle avoit avec une de ses compagnes: Taisez-vous, mademoiselle, lui disoit-on; c'est le souvenir de votre cousin Henri qui trouble vos idées.

Ces reproches étoient autant de traits aigus qui déchiroient le cœur d'Amélie. Souvent, lorsqu'elle étoit trop accablée de sa douleur, elle se jetoit dans les bras de sa maman pour y chercher quelque consolation.

Sa mère lui répondoit ordinairement: Souffre avec patience, ma chère fille, ce que ton imprudence t'a mérité. Prie Dieu d'oublier ta faute, et d'abréger le temps de tes mortifications. Ces épreuves te serviront pour le

reste de ta vie, si tu sais en profiter. Dieu a dit aux enfans : Honorez votre père et votre mère, et soyez soumis en tout à leurs volontés. Ce commandement est pour leur bonheur. Pauvres enfans! vous ne connoissez pas encore le monde ; vous ne prévoyez pas les suites que vos actions peuvent entraîner. Dieu a remis le soin de vous conduire à vos parens, qui vous chérissent comme eux-mêmes, et qui ont plus d'expérience et de réflexion pour écarter de vous tout ce qui vous seroit dangereux. Tu n'as voulu rien croire de cela. Tu éprouves aujourd'hui avec quelle sagesse Dieu a ordonné aux enfans la soumission envers leurs parens, puisque tu as eu tant à souffrir de ta désobéissance. Ma chère Amélie, que ton malheur serve à ton instruction. Il en est de même de tous les commandemens de Dieu. Dieu ne nous prescrit que ce qui est avantageux ; il ne nous défend que ce qui nous est nuisible. Nous nous préjudicions donc à nous-

mêmes, toutes les fois que nous faisons le mal. Tu te trouveras souvent dans des circonstances où il ne te sera pas possible de prévoir combien le vice te nuira, ou combien la vertu te sera utile. Rappelle-toi alors combien tu as souffert par un seul manquement, et règle toutes les actions de ta vie sur ce principe infaillible.

Tout ce qu'on fait contre la vertu, on le fait contre son bonheur.

Amélie suivit religieusement les sages conseils de sa mère. Plus elle eut à souffrir encore des suites de son imprudence, plus elle devint réservée et attentive sur elle-même. Elle profita si bien de cette disgrace, que par la sagesse de sa conduite, elle ferma la bouche à tous ses calomniateurs, et s'acquit le nom glorieux de l'irréprochable Amélie.

LE VIEILLARD MENDIANT.

M. D'ARCY, *à un domestique.*

QUE ne faisiez-vous entrer ce bon vieillard ?

LE VIEILLARD.

Monsieur, on me l'a proposé ; c'est moi qui ne l'ai pas voulu.

M. D'ARCY.

Et pourquoi donc ?

LE VIEILLARD.

Je rougis de le dire. Je fais une chose à laquelle je ne suis pas accoutumé ; je viens. . . . pour demander l'aumône.

M. D'ARCY.

Vous me paroissez honnête: pourquoi rougiriez-vous d'être pauvre ? J'ai des amis qui le sont. Soyez de ce nombre.

LE VIELLIARD.

LE VIEILLARD.

Pardonnez-moi, monsieur, je n'ai pas le temps.

M. D'ARCY.

Qu'avez-vous donc à faire.

LE VIEILLARD.

Ce qu'il y a de plus important ici-bas : à mourir. Je peux vous le dire, puisque nous voilà seuls. Je n'ai plus que huit jours à vivre.

M. D'ARCY.

Comment savez-vous cela ?

LE VIEILLARD.

Comment je le sais ? Je ne peux guère vous l'expliquer. Mais je le sais, parce que je le sens ; et cela est sûr. Heureusement personne ne perd à ma mort, ma fille et mon gendre me nourrissent depuis deux ans.

M. D'ARCY.

Ils n'ont fait que leur devoir.

LE VIEILLARD.

J'étois assez riche pour n'avoir pas à craindre d'être à charge à personne. Je prêtai mon argent à un gentilhomme

qui se disoit mon ami. Il mena joyeuse vie, jusqu'à ce qu'il m'eût réduit au besoin. Pardonnez-moi, monsieur : vous êtes aussi gentilhomme, mais je dis la vérité.

M. D'ARCY.

J'ai autant de plaisir à l'entendre, que vous en avez à la dire, même quand elle parleroit contre moi.

LE VIEILLARD.

J'aurois été plus sage de travailler jusqu'à la mort. Mais j'étois devenu pâle et blême, et je regardois ce changement comme un signe que me faisoit Dieu de me reposer. Monsieur, je n'ai jamais fui le travail. Quand j'étois jeune, c'est lui qui soutenoit ma santé : je n'ai pas eu d'autre médecin. Mais ce qui fortifie dans la jeunesse, épuise dans les vieux ans. Je ne pouvois plus travailler. Lorsque j'eus perdu ma fortune, je voulus reprendre mon travail ; je le voulois de tout mon cœur. Je cherchai mes bras, je ne les trouvai plus. Pardonnez-moi ces larmes de souvenir.

Je n'ai jamais eu de moment plus triste que celui où je me sentis si foible.

M. D'ARCY.

Vous eûtes alors recours à vos enfans ?

LE VIEILLARD.

Non, monsieur, ils vinrent au-devant de moi. Je n'avois plus qu'une fille ; mais je trouvai un fils dans son mari. Tout ce qu'ils avoient sembloit m'appartenir. Ils eurent soin de moi, quoique je n'eusse pas un écu à leur laisser. Que Dieu les fasse asseoir à sa table céleste, comme ils m'ont fait asseoir à leur table en ce monde.

M. D'ARCY.

Est-ce qu'ils sont devenus aujourd'hui plus froids envers vous ?

LE VIEILLARD.

Non, monsieur ; mais ils sont devenus pauvres eux-mêmes. Le torrent de la montagne a noyé leurs récoltes et renversé leur maison. Ils ont emprunté pour me faire vivre avec aisance jusqu'à la mort : c'est la seule chose en la-

quelle ils m'aient désobéi. Je veux qu'ils trouvent au moins l'argent de mes funérailles tout prêt, pour ne pas leur être à charge au-delà de ma vie. C'est pour cela que je viens demander l'aumône. Je suis un vieux homme, mais un jeune mendiant.

M. D'ARCY.

Et où demeurez-vous?

LE VIEILLARD.

Pardonnez, monsieur; mais je ne le dis pas, soit pour moi, soit pour mes enfans.

M. D'ARCY.

Excusez mon indiscrète curiosité. Que Dieu me punisse si je cherche à la satisfaire.

LE VIEILLARD.

J'y compte, monsieur. Dans huit jours regardez le ciel, vous y verrez, je l'espère, ma demeure, qui ne sera plus secrète.

M. D'ARCY, *lui présentant une poignée d'écus.*

Prenez ceci, bon vieillard, et que Dieu soit avec vous.

LE VIEILLARD.

Tout cela, monsieur ? non, ce n'étoit pas ma pensée. Il ne me faut qu'un écu. Le reste m'est inutile : on n'a besoin de rien dans le ciel.

M. D'ARCY.

Vous donnerez le surplus à vos enfans.

LE VIEILLARD.

Que Dieu m'en préserve ! Mes enfans peuvent travailler ; ils n'ont besoin de rien.

M. D'ARCY.

Adieu, bon vieillard, allez vous reposer.

LE VIEILLARD, *lui rendant tout son argent, excepté un écu.*

Reprenez ceci, monsieur.

M. D'ARCY.

Mon ami, vous me faites rougir.

LE VIEILLARD.

Je rougis bien aussi, moi ! C'est déjà trop de prendre un écu. Gardez le reste pour ceux qui ont à mendier plus longtemps que moi.

M. D'ARCY.

Votre situation me touche.

LE VIEILLARD.

J'espère qu'elle aura touché Dieu. Votre générosité le touche aussi, monsieur ; et il vous en tiendra compte.

M. D'ARCY.

Voulez-vous prendre quelque nourriture ?

LE VIEILLARD.

J'ai déjà pris du pain et du lait.

M. D'ARCY.

Emportez du moins quelque chose avec vous.

LE VIEILLARD.

Non, monsieur, je ne ferai pas cet affront à la providence. Cependant un verre de vin, un seul.

M. D'ARCY.

Plus, si vous voulez, mon ami.

LE VIEILLARD.

Non, monsieur, un seul : je n'en porte pas davantage. Vous méritez que je boive chez vous la dernière goutte de vin que j'avalerai sur la terre ; et

je dirai dans le ciel chez qui je l'ai bue. Grand Dieu! un verre même d'eau ne demeure pas sans récompense auprès de toi. (*M. d'Arcy va chercher lui-même une bouteille. Le Vieillard se voyant seul, élève ses mains vers le ciel.*) Mon dernier coup de vin! Dieu de justice, je te prie de le rendre un jour toi-même à celui qui me le donne.

M. D'ARCY, *portant une bouteille et deux verres.*

Prenez ce verre, bon vieillard. J'en ai apporté aussi un pour moi. Nous boirons ensemble.

LE VIEILLARD, *regardant le ciel.*

Je te remercie, mon Dieu, pour tout le bien que tu me fais dans ce monde. (*Il boit un peu, et s'arrête. A M. d'Arcy, en trinquant avec lui.*) Que Dieu vous donne une fin aussi heureuse qu'à moi!

M. D'ARCY.

Bon vieillard, passez ici cette nuit. Personne ne vous verra, si vous le desirez.

LE VIEILLARD.

Non, monsieur, je ne le peux pas. Mon temps est précieux.

M. D'ARCY.

Pourrois-je vous être bon encore à quelque chose?

LE VIEILLARD.

Je le voudrois, monsieur, par rapport à vous; mais je n'ai plus besoin de rien dans ce monde. (*Il regarde sur lui.*) Rien que d'un gant toutefois : j'ai perdu le mien.

M. D'ARCY, *fouillant dans sa poche et lui en présentant une paire.*

Tenez, mon ami.

LE VIEILLARD.

Gardez celui-là. Je n'en ai demandé qu'un.

M. D'ARCY.

Et pourquoi ne prenez-vous pas l'autre?

LE VIEILLARD.

Cette main sait résister à l'air. Il n'y a que la gauche qui ne peut le supporter. Elle est refroidie depuis deux ans.

(*Il gante sa main gauche, et présente la droite nue à M. d'Arcy.*) Je penserai à vous, monsieur.

M. D'ARCY.

Et moi aussi, à vous. O mon ami! laissez-moi vous suivre. Il m'en coûte de garder la parole que je vous ai donnée.

LE VIEILLARD.

Aussi, tant mieux pour vous, monsieur, si vous la gardez. (*Il dégage sa main, et veut s'en aller.*)

M. D'ARCY.

Donnez-moi encore votre main, bon vieillard; elle est pleine des bénédictions de Dieu.

LE VIEILLARD.

Je lui présenterai la vôtre dans le paradis. (*Il s'en va.*)

LES DOUCEURS ET LES AVANTAGES DE LA SOCIABILITÉ.

Fulbert avoit reçu de la nature un caractère mélancolique et un esprit observateur. Dans les promenades qu'il faisoit avec son oncle, rien de ce qui frappoit ses regards n'échappoit à ses réflexions. Ses cousins se plaignirent de ce que, paroissant goûter tant de jouissances, il cherchoit si peu à contribuer à l'amusement général de la famille. Ils pensèrent d'abord à prier leur père de ne plus le mener avec eux ; mais un moyen plus doux de le corriger se présenta bientôt à leur esprit. Ils convinrent ensemble de tenir, pendant quelques jours, avec lui, la même conduite qu'il tenoit avec eux. L'un alla visiter le jardin et le cabinet du roi ; l'autre, le garde-meuble de la couronne ; le

troisième, les tableaux du Louvre et ceux du Luxembourg; mais lorsqu'ils revinrent à la maison, les récits qu'ils avoient coutume de se faire de leurs observations, furent supprimés. Au lieu de ces confidences mutuelles des plaisirs de la journée, qui leur faisoient passer des soirées si récréatives, il ne régnoit entre eux qu'une grave réserve et un silence ennuyeux. Fulbert remarqua ce changement avec autant de surprise que de chagrin. Il sentit le vuide de ces épanchemens d'entretiens et de gaîté qu'il provoquoit rarement lui-même, mais auxquels il cherchoit à s'intéresser. Accoutumé, comme il l'étoit, à la réflexion, il reconnut aisément l'injustice de sa conduite. Il devint bientôt aussi communicatif qu'il avoit été jusques-là concentré. En se livrant à ces douces effusions que la nature inspire aux hommes pour rapprocher leurs ames et les réunir, son cœur goûta les douceurs de la bienveillance et de l'amitié: et l'ardente curiosité de son esprit

trouva de nouveaux moyens de se satisfaire, par les faits qu'il recueilloit des autres, en leur faisant part de ceux qu'il avoit observés.

TABLE

ET

MORALITÉS

DU CINQUIÈME VOLUME.

L'EMPLOI DU TEMPS. . . . . *Page* 1

LA plus légère infraction à ses devoirs est moins dangereuse en soi, qne funeste dans ses conséquences. On commence par une petite faute, on finit par les grands crimes, en s'y acheminant par les vices. Notre illustre Racine a exprimé cette pensée dans ces beaux vers :

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés ;
Ainsi que la vertn, le crime a ses degrés.

PHÈDRE.

LE FORGERON. 7

L'opulent n'a pas le droit exclusif de la bienfaisance, qui ne réside pas plus dans sa libéralité, que dans les intentions généreuses du pauvre; et la morale fait plus de cas du denier de la veuve, que du talent du publicain.

L'ORPHELINE BIENFAISANTE. 10

La bienfaisance, comme le prêt à usure, rapporte cent pour un.

LE PÈRE DE FAMILLE. 15

Que de difficultés dans le choix d'un état! Une fois adopté, d'après son goût et ses moyens, marchez-y d'un pas ferme, sans écouter les clameurs de la médiocrité ou de l'envie. Si le siècle est injuste, votre conscience vous acquitte, et Dieu vous a vu.

JULIEN ET ROSINE. 23

La charité, si touchante par elle-même, semble avoir emprunté la figure des anges, pour intéresser encore davantage, quand elle est exercée par des enfans.

LA SÉPARATION. 26

Le cri du sang est plus éloquent que tout l'art des rhéteurs. On ne dénoue pas les

nœuds formés par la nature; il faut les rompre, et en les brisant, on déchire les cœurs qu'ils tenoient attachés.

LES MAÇONS SUR L'ÉCHELLE . . 34

L'existence et le bonheur de tous se forment du concours de chacun. Aidons, secourons les autres, si nous voulons en attendre aide et secours.

PHILIPPINE ET MAXIMIN . . . 39

La beanté, sans la bonté, est une fleur sans parfum. Heureuse la personne qui, au lieu de montrer ses charmes snr son visage, les porte dans son cœur! La douce violette, si modeste et si recherchée, est son image. Comme elle, brillant peu, sans la desirer pour le plaisir qu'elle promet, on l'estime pour celui qu'elle fait.

L'AGNEAU. 45

Ne rougissons pas d'étendre jusqu'aux animaux le doux sentiment de l'humanité. La main qui les a placés parmi nous, a établi entre nous et eux des rapports directs, et dont nous profitons. La vache nous donne son lait, la poule ses œufs, le cochon son lard, l'abeille son miel, la brebis ses toisons. De quelle utilité nous sont les cornes

du bœuf qui tire la charrue, la vigueur du cheval qui traîne nos voituros, la fidélité du chien qui protège notre existence, et jusqu'à l'hypocrisie du chat qui la garantit contre la dent rongeante des souris? Songeons, d'ailleurs, que les animaux doués, comme nous, de sensibilité, comme nous aussi, fuyent la douleur et cherchent le bien-être. Augmentons le nôtre en le partageant, et semons des bienfaits pour recueillir de la reconnoissance.

LE CEP DE VIGNE. 49

Ne jugeons pas des choses sur l'apparence, ni des hommes sur la figure. Cette boîte magnifique, qui dans les mains d'un fat, éblouit vos regards, est d'or faux; et ce corps disgracié par la nature, renferme l'ame d'un héros et le génie d'un sage.

CAROLINE. 53

LE FERMIER. 55

(Même moralité que celle du drame intitulé : *La vanité punie;* voyez le tome III et la table.)

LE LIT DE MORT 76

Le tableau pathétique de la vertu en inspire le goût, parce que le peintre qui le

trace en montre les avantages, qui sont la plus victorieuse réfutation du vice.

PASCAL 99

C'est, pour ainsi dire, dès le berceau qu'il faut effacer la première trace des inclinations vicieuses. Autrement, elles s'approfondissent avec l'âge; ce qui n'étoit que travers devient vices, le vice conduit rapidement au crime, et la mort des scélérats termine précisément une vie que l'éducation plus sévère eut dirigée à la vertu.

JACINTHE 115

Du devoir il est beau de ne jamais sortir;
Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.

MARMONTEL.

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

VOLTAIRE.

LES DOUCEURS DU TRAVAIL. . 120

LE NID DE MOINEAUX. 134

LES DEUX POMMIERS 143

Travaillez, prenez de la peine;
C'est le fonds qui manque le moins.

LAFONTAINE.

SI LES HOMMES NE TE VOIENT PAS, DIEU TE VOIT. 148

Maxime qu'il ne faut jamais effacer de sa mémoire, et moins encore de son cœur. En s'en rappellant, le bien qu'on fait est mieux, et le mal devient moindre.

LA PETITE FILLE TROMPÉE PAR SA SERVANTE. 158

C'est un grand talent que de savoir placer sa confiance. De lui souvent dépendent toutes les actions de la vie, nos infortunes ou notre bonheur.

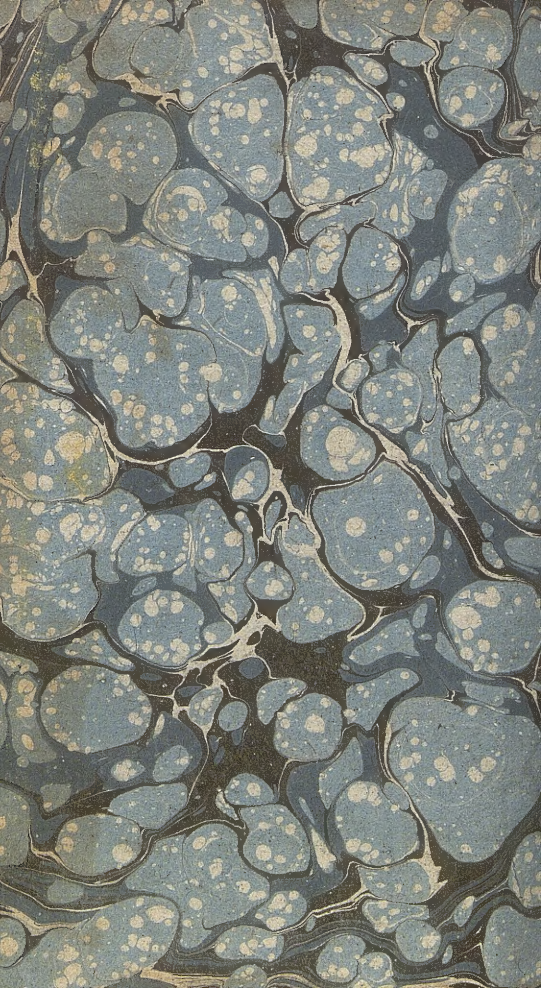
LE VIEILLARD MENDIANT. . . 180

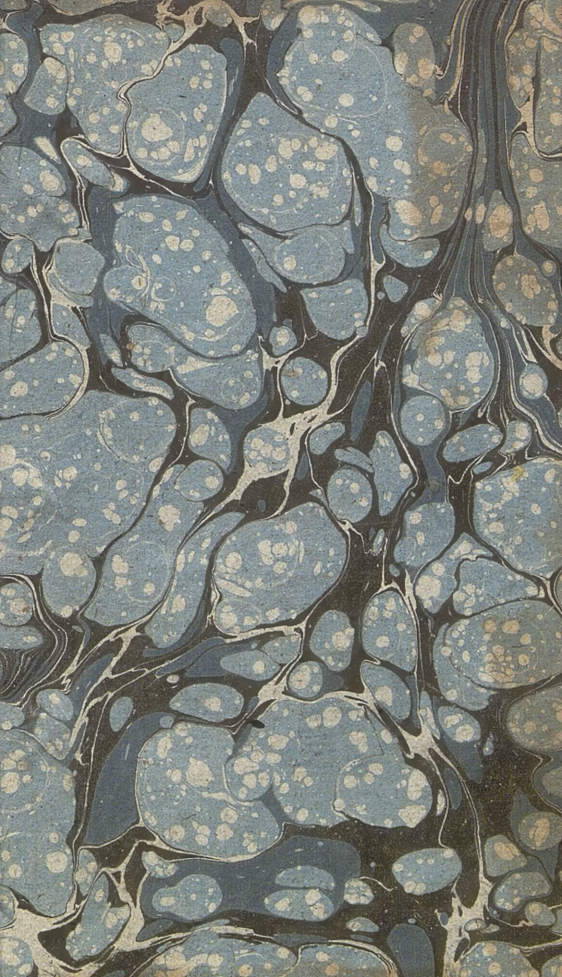
Celui dont les roses d'innocence embellissent et parfument le chemin de la vie, arrive sans regret, et s'endort sans douleur dans le sein de la mort. O mort ! tu n'es hideuse que pour le méchant ! Lorsque tu visites le lit de l'homme de bien, couronné de douces violettes, tu t'assieds à son chevet ; et d'une main carressante, tu lui montres le ciel ouvert, et Dieu qui lui tend les bras.

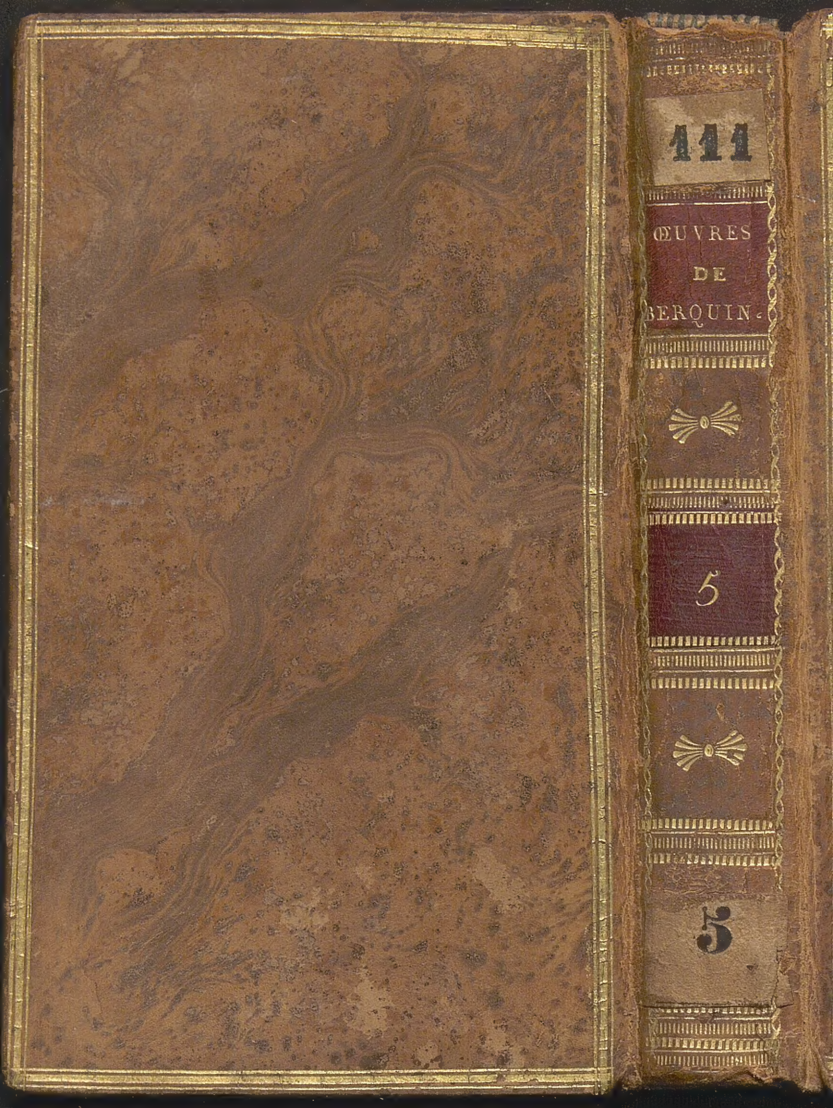
LES DOUCEURS DE LA SOCIABILITÉ. . 190

Le commerce de la vie ne peut exister sans un échange réciproque et continuel de bienveillance. Qui met beaucoup dans cet arrangement, retire beaucoup ; mais souvent il ne revint rien à celui qui ne met que peu.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.






111
ŒUVRES
DE
BERQUIN.
5
5


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm